festival du regard
FESTI-
VAL
DU
RE-
GARD
Voyages
extra-ordinaires
Expositions de photographies
du 09 octobre au 29 novembre 2020
Cergy-Pontoise
5ème édition
© Rémi Noël

Sommaire

1 • **PRÉSENTATION DU FESTIVAL** → p3

2 • **ÉDITO** → p5

3 • **LES LIEUX** → p7

4 • **LES PHOTOGRAPHES** → p9

5 • **LES RENDEZ-VOUS** → p58

6 • **À PROPOS DU FESTIVAL** → p60

7 • **LES PARTENAIRES DU FESTIVAL** → p63

8 • **INFOS PRATIQUES** → p70

9 • **CONTACTS** → p72

PRÉ-
SEN-
TATION

Présentation du festival

Pour sa 5ème édition, le Festival du Regard se développe et investit un nouvel espace. Après la Tour EDF l'année dernière, c'est un autre lieu emblématique de Cergy-Pontoise qui nous accueille, l'ancien bâtiment de la Poste à l'architecture typique des années 70. Sur une surface de plus de 1500 mètres carrés, seize expositions dialogueront avec les cinq expositions proposées en extérieur dans le Parc François Mitterrand et la Maison des Arts. Situé dans Cergy Grand Centre, cet espace insolite nous a inspiré la thématique de cette année : « Voyages extra-ordinaires ».

Que reste-t-il de l'esprit des grands photographes voyageurs qui ont fait découvrir le monde, dans sa beauté comme dans ses violences, au moment où tout est vu, filmé, diffusé, commenté en temps réel ? Tel sera le fil conducteur de notre programmation avec l'envie de vous surprendre et de vous étonner. Et de redonner à la photo de voyage ses lettres de noblesse. En effet, aujourd'hui la photographie de voyage est confrontée à deux écueils. D'un côté, certains croient (à tort) que tout est vu et revu, comme si les regards d'auteurs et d'artistes ne nous poussaient pas chaque fois à redécouvrir différemment ce que l'on croit connaître via les déclinaisons de Google : Earth, Maps ou StreetView. De l'autre, le voyage se confond souvent avec le tourisme et la recherche du pittoresque, du croquignolet, du cliché…

Face à cela, nous avons voulu redonner aux « photos de voyages » toute l'amplitude de leur champ d'action et ne pas nous cantonner à une vision classique du thème. Nos voyages seront « extra-ordinaires » autant par leurs capacités à sortir de l'ordinaire de la photo de voyage que par leur volonté d'unir la poésie et le reportage, la fiction futuriste et le témoignage, l'autobiographie subjective et le seul plaisir de la contemplation du paysage ou de l'errance. Ainsi **Rémi Noël** revisite, avec humour et pertinence, la mythologie américaine dans de belles photographies en noir et blanc. En revenant dans sa ville natale, Tiksi au nord de la Sibérie, **Evgenia Arbugaeva** nous offre autant un voyage dépaysant qu'une plongée dans les contes russes pour enfants. Vraiment extraordinaire à tous les sens du terme, le récit en images de **Richard Pak** qui a séjourné à Tristan da Cunha, l'île la plus isolée du monde, confetti au milieu de l'océan Atlantique. L'insularité fascine aussi **Ronan Guillou** qui nous livre une vision très personnelle d'Hawaï, petit bout d'Amérique au milieu du Pacifique et **Jean-Christophe Béchet** avec des panoramiques mystérieux des volcans d'Indonésie.

Toute bonne photographie de voyage est un choix, un parti pris, une opinion personnelle sur le monde comme en témoignent les impressionnantes photographies de l'irlandais **Richard Mosse** au Congo, de la mexicaine **Graciela Iturbide** en Inde, de l'italien **Giorgio Negro** en Amérique du Sud et du polonais **Bogdan Konopka** en Chine (photographe disparu l'an dernier et à qui le festival tenait à rendre hommage). Nous allons aussi voyager dans l'espace-temps avec l'œuvre d'anticipation signée **Cédric Delsaux** et sa Dark Corporation inspirée de l'univers de Star Wars. Sans oublier les pionniers, ceux qui nous ont donné envie de partir l'appareil en bandoulière : les intrépides **Anita Conti** et **Sabine Weiss** en mer et sur terre, le bohème **Bernard Plossu** sur les routes du Mexique ou l'aventureux **Max Pam** en Asie du Sud Est. Focus sur un voyage particulier, celui de **Vivian Maier** et son retour en France, après son tour du monde en 1958, où elle immortalise les gens du Champsaur, mais aussi plus contemporain, sur les communautés de femmes de trois continents photographiées avec justesse par **Françoise Nunez**. Voyages sur tous les continents et avec de multiples écritures photographiques y compris dans les pays où on ne peut pas photographier librement comme en témoigne avec habileté **Davide Monteleone**, photographe de l'agence Vu', profitant d'un voyage en train en Corée du Nord.
« Voyages extra-ordinaires » également dans les procédés : les tirages raffinés du Maroc réalisés par **FLORE** sont saupoudrés de nacre, matérialisation du souvenir ; **Gregor Beltzig** mélange harmonieusement tirages Fresson et interventions en chambre noire sur ses carnets pour traduire son sentiment du Caucase, **Eric Dessert** utilise des papiers anciens datant des années 60 pour donner à ses tirages du Fleuve Jaune un aspect intemporel ; enfin les papiers albuminés du XIXème siècle réunis par Adnan Sezer nous montreront comment était le monde avant la démocratisation des vols long-courriers. Poursuivons avec l'Histoire avec un grand H, également convoquée avec **Robert Kluba** qui a suivi le tracé du Rideau de Fer séparant les deux Allemagnes du temps de la Guerre Froide et devenu une route de cyclotourisme, et **Philippe Séclier** qui a longé les côtes italiennes sur les traces de l'écrivain-poète et réalisateur Pier Paolo Pasolini à l'occasion des 45 ans de sa disparition.

Une programmation de films complète notre approche de la thématique : *Exotica, erotica, etc.* d'**Evangelia Kranioti** (72 minutes, 2015), *Un voyage américain sur les traces de Robert Frank* de **Philippe Séclier** (2009, 58 minutes) et *Le voyage dans la lune* de **Georges Méliès** (1902, 14 minutes).

Pour célébrer ce cinquième anniversaire, le festival est heureux d'annoncer un partenariat prestigieux avec Gares & Connexions qui se matérialise par une exposition à la Gare St Lazare, point de départ de la ligne L du Transilien qui emmène les voyageurs au Festival du Regard, arrêt station Cergy-Préfecture.

Notre nouveau partenariat avec la Maison des Arts de Cergy-Pontoise se concrétise par un atelier photo à destination du jeune public avec la photographe Flore et la projection de films en lien avec la thèmatique du festival.

Durant les week-ends des rencontres avec les photographes, des visites commentées et des lectures de portfolios gratuites par des professionnels, seront organisées.

→ Toutes les expositions sont gratuites, un catalogue est offert aux visiteurs sur simple demande.

ÉDITO

Festival du Regard
5e édition
Cergy-Pontoise
09.10 → 29.11.2020

Voyages extra-ordinaires

La photographie, dès ses origines, s'est développée autour de deux axes : la photo de famille et la photo de voyage. Que ce soient des souvenirs touristiques capturés par des amateurs ou des reportages à l'autre bout du monde, la photographie a par essence un statut associé à l'idée du déplacement, du dépaysement, de l'ailleurs… Et chaque fois, le voyage bouscule nos idées reçues et chamboule notre quotidien, loin de chez soi on oublie l'ordinaire et l'on se confronte à l'extraordinaire. C'est ce que nous avons voulu mettre en évidence ici, l'ordinaire des uns peut devenir l'extraordinaire des autres, celui des voyageurs ou des spectateurs d'une exposition photo (le Festival du Regard aménage une ancienne poste gigantesque à Cergy-Pontoise… un voyage en soi !). Car tel est le pouvoir de l'image fixe, arrêter le temps et l'espace pour en proposer une interprétation à la fois documentaire et poétique, à la fois réaliste et fictionnelle.

Sylvie Hugues et Mathilde Terraube
Directrices artistiques du Festival du Regard

3

LES LIEUX

Se rendre à Cergy-Pontoise, ville nouvelle dont le Grand Centre est construit sur dalle, est un voyage en soi où l'on part à la découverte d'une utopie, celle de concentrer au même endroit l'habitation, la culture et le travail. Pari gagné pour cette communauté d'agglomération qui recense 11 000 entreprises, 30 000 étudiants et 208 000 habitants sur un territoire vaste comme la ville de Paris et dont le quart est constitué d'espaces verts naturels ou aménagés.

Les expositions sont réparties entre le Parc François Mitterand et l'Ancienne Poste (c'est ainsi que nomme les Cergyssois, ce vaste bâtiment comprenant bureaux et centre de tri postal). Tous les lieux d'expositions sont à deux pas de la station RER Cergy-Préfecture (ligne A - 45 minutes depuis Châtelet-les-Halles) ou Transilien (Ligne L - 45 minutes depuis St Lazare).

→ FRICHE POSTALE

- **Richard Mosse :** Infra (Congo)
- **Graciela Iturbide** : Au-delà des apparences (Inde)
- **FLORE** : Maroc, un temps suspendu
- **Richard Pak** : La Firme (Tristan da Cunha)
- **Gregor Beltzig** : Sur la route de la soie (Arménie, Géorgie)
- **Giorgio Negro** : Pathos (Amérique du Sud)
- **Cédric Delsaux** : Dark Corporation
- **Rémi Noël** : Sur la route (USA)
- **Philippe Séclier** : La longue route de sable (Italie)
- **Bogdan Konopka** : L'empire du gris (Chine)
- Les voyages extra-ordinaires vus par : **Vivian Maier**, **Sabine Weiss**, **Françoise Nunez**, **Bernard Plossu**, **Max Pam**, **Eric Dessert**, **Jean-Christophe Béchet**.
- Le Tour du Monde en 20 photographies du XIXème siècle

Projections des films d'**Evangelia Kranioti** et **Philippe Séclier**.

→ PLACE DES ARTS

- Rencontres avec les photographes exposés au Festival du Regard (projections, conférences, sessions de questions-réponses...)
- Projection du film *Le voyage dans la Lune* de Méliès

→ PARC F. MITTERRAND ET RUES DE CERGY-GRAND CENTRE

- **Evgenia Arbugaeva** : Tiksi (Russie)
- **Davide Monteleone** : De Pyongyang à Rason (Corée du Nord)
- **Robert Kluba** : le Rideau de Fer (Allemagne)
- **Cédric Delsaux** : Dark Lens (les origines)
- **Ronan Guillou** : Paradis (Hawaï)
- **Exposition Bambino** pour le jeune public

→ ESPACE GARE ST-LAZARE À PARIS

- **Anita Conti** - Les Océans

4

LES PHOTO-GRAPHES

EVGENIA ARBUGAEVA

→ *Tiksi*

Il était une fois en Sibérie, sur les bords de la Mer Arctique, une petite fille appelée Tanya. C'était le matin mais il faisait nuit dehors. A Tiksi, tout au nord de la Russie, il fait nuit pendant des mois. C'est ce qu'on appelle la « nuit polaire ». Pour aller à l'école, Tanya doit affronter des températures comprises entre - 40° et -10° et traverser la silencieuse forêt, appelée toundra, recouverte de neige avec, au-dessus de sa tête le ballet des aurores boréales. En 2010, la photographe Evgenia Arbugaeva est retournée à Tiksi, son village natal. Elle y a rencontrée Tanya, une fillette qui lui faisait penser à elle au même âge. Elle l'a photographiée en s'inspirant des personnages de l'époque soviétique qu'elle a trouvés dans des livres pour enfants dans la bibliothèque de Tanya : « Ces livres sont beaux et ont une signification profonde. Ils sont habilement mis en pages, les caractères sont clairs et lumineux. Leurs images transmettent un sentiment d'émerveillement et d'idéalisme naïf qui m'ont toujours captivée. La Sibérie est souvent représentée par les photographes occidentaux comme grise, maussade et déprimante. C'est une réalité, mais j'y vois d'autres choses. Je peux raconter des histoires à partir d'un point de vue différent, les gens peuvent vraiment être heureux à Tiksi et avoir leur propre univers ». Et effectivement on voyage dans les photographies d'Evgenia Arbugaeva comme dans un conte…

Evgenia Arbugaeva est née en Sibérie en 1985, dans la petite ville de Tiksi, au bord de la mer Laptev. Après l'obtention de son diplôme en 2009 en management de l'art à l'Université Internationale de Moscou, elle s'installe à New York et y suit des cours de photographie documentaire à l'International Center of Photography. Elle reçoit en 2012 le prix du Magnum Emergency Fund, en 2013 le prix Leica Oskar Barnack et le ICP Infinity Award en 2015. Evgenia Arbugaeva vit aujourd'hui entre la Russie et New York. Son travail est exposé dans le monde entier, fait fréquemment l'objet de publications et est entré dans de nombreuses collections publiques et privées. *Tiksi* a fait l'objet d'un livre paru chez The Eyes Publishing.

Evgenia Arbugaeva est représentée par la galerie In Camera.

• EVGENIA ARBUGAEVA

Tiksi • 2010

Tiksi • 2010

© Evgenia Arbugaeva • courtesy in camera galerie

GREGOR BELTZIG

→ *Voyage sur la route de la soie*

« Un matin je me suis réveillé et je suis juste parti. Pas de chez moi. Non, j'étais déjà loin. Mais de mon hôtel. J'ai tout laissé. Ma grande valise. Mes affaires. Je n'ai pris que mon sac à dos, quelques vêtements et bien sûr, mon appareil photo plus un petit carnet. Je suis parti pour me laisser emporter par le hasard de la route. Je n'avais pas de but, pas de plan. J'ai franchi les portes qui se sont ouvertes et suivi les chemins que j'ai trouvés dans le Caucase. Pourquoi le Caucase ? Parce-ce que cela représentait l'inconnu. J'ai voyagé dans les montagnes de l'Arménie, à la frontière de l'Iran, vers l'Azerbaïdjan et au bord de la mer Caspienne. J'ai fait du stop et pris les transports locaux. J'ai passé des heures à des carrefours poussiéreux et abandonnés. J'ai pris le temps. Le temps de regarder. Le temps de rester. Prendre son temps est devenu très compliqué aujourd'hui. « Prendre son temps » veut aussi dire « prendre le temps de rater » : le prochain village typique, un site pittoresque, le sommet le plus haut du coin… Je n'ai pas vu tout ça. J'ai voyagé hors des sentiers touristiques. Ma prochaine étape n'était qu'un autre carrefour poussiéreux. Ou une petite taverne et ses habitués. Là, je commande un thé. Et je m'assieds pour écrire et photographier ». C'est dans la lenteur que Gregor Beltzig aime voyager à contre-courant de son époque, en digne héritier des photographes qu'il admire et qui lui ont donné le goût de l'ailleurs, Bernard Plossu et Max Pam.

Né en 1979, à Cologne (Allemagne), Gregor Beltzig étudie la communication et la photographie à l'Académie Royale des Beaux-Arts de La Haye au Pays-Bas, dont il sort diplômé en 2008. Cette même année, il remporte le Canon Fotoförderpreis pour son travail de fin d'études sur la maladie d'Alzheimer, ainsi qu'une résidence aux 16èmes Rencontres de la jeune photographie internationale de Niort, sous la direction artistique d'Arno Rafaël Minkkinen. En 2014, il est le lauréat du Prix PHPA et le coup de coeur de la Galerie Esther Woerdehoff. Il vit et travaille aujourd'hui à Paris comme photographe indépendant et assistant de la galerie Camera Obscura. Touchant aux sentiments, à la mémoire, à la perte, au voyage, le travail de Gregor Beltzig est fait de délicatesse et d'émotions. Créant des objets photographiques par les procédés de tirage, l'écriture, l'ajout d'une fleur séchée ou d'une boîte en métal, il dépasse la captation du réel par son approche poétique et sensible.

Gregor Beltzig est représenté par la galerie Esther Woerdehoff.

→ La Poste

• GREGOR BELTZIG

Sur la route de Shaki à Sisian, Arménie • 2013

Femme dans un bus entre Tegh et Karashen, Arménie • 2013

© Gregor Beltzig • courtesy Galerie Esther Woerdehoff

ANITA CONTI

Dans le cadre du partenariat
Gares & Connexions

Anita Conti est une femme exceptionnelle. Écrivaine, photographe et première femme océanographe, elle s'impose dans l'univers très masculin de la pêche. Elle participe en 1935 à diverses campagnes sur le premier navire océanographique français puis, avant la seconde guerre mondiale, sur un chalutier-morutier en campagne en mer de Barents et au Spitzberg durant 100 jours. Ses missions lui permettent de publier des rapports et des articles illustrés par ses photographies prises avec son appareil Rolleiflex ; elle ne manque pas de dénoncer la surexploitation des océans. Durant la guerre, elle obtient l'autorisation d'embarquer en tant que photographe de la Marine sur des dragueurs de mines en Manche et en mer du Nord, photographiant les tentatives de déminage. Durant les années de la France occupée, Anita Conti contribue à améliorer les conditions de pêche sur les côtes de l'Ouest africain ; au Sénégal, elle implante des stations de séchage de poissons et crée en Guinée une pêcherie de requins. Anita Conti s'est fait accepter et respecter par les marins pêcheurs et les marins de la Royale qu'elle photographie comme un reporter, avec des points de vue audacieux (plongées et contreplongées qui nous font vivre de l'intérieur la pêche en haute mer). En 1952 elle embarque pour plusieurs mois sur le chalutier *Bois Rosé* en campagne sur les bancs de Terre-Neuve, au large du Canada. Son aura devient légendaire, les marins la surnomment *La Dame de la mer*. À ceux qui lui demandaient si elle était un garçon manqué, Anita Conti aimait répondre : « Non, je suis une femme réussie ».

Anita Caracotchian est née à Ermont dans le Val d'Oise, en 1899. En 1914, sa famille se réfugie sur l'île d'Oléron où elle réalise ses premières photographies. En 1920, elle démarre sa carrière de relieuse d'art et épouse Marcel Conti en 1927. Mais c'est la mer sa passion. Entre les deux guerres mondiales, Anita Conti contribue à rationaliser les pratiques de pêche hauturière. Dès les années 1940, elle s'inquiète des effets de la pêche industrielle et à travers ses livres (*Racleurs d'océans*, 1953 et *Géants des mers chaudes*, 1957), ses conférences et quelque quarante mille photographies. Dans les années 1960, elle se tourne vers l'aquaculture tout en continuant d'embarquer sur des chalutiers, comme le *Charcot* en 1974. Elle poursuit ses recherches jusqu'à plus de 88 ans et meurt en 1997 à Douarnenez.

Le fonds Anita Conti est conservé aux Archives de Lorient et diffusé par l'agence VU'. Laurent Girault-Conti, son fils adoptif, continue de maintenir vivante la mémoire de cette pionnière.

↗ Gare Sain-Lazare

• ANITA CONTI

La lettre, à bord d'un patrouilleur à quai à Boulogne-sur-Mer • 1939

Anita Conti au nettoyage des cheminées du Viking • 1939

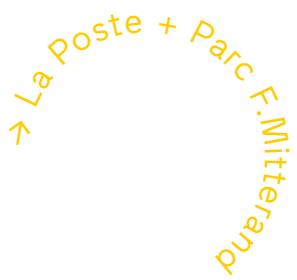
© Anita Conti • Archives de Lorient • Diffusion Agence Vu'

CÉDRIC DELSAUX

Le Festival du Regard accueille dans le Parc François Mitterrand et dans la friche Postale, la célèbre série *Dark Lens* mais surtout son tout nouveau développement, *Dark Corporation*, pour un voyage extra-ordinaire dans un futur qui pourrait ne pas être si lointain…
Dark Lens, suite photographique de « non-lieux » urbains habités par les héros de la saga *Star Wars*, connaît depuis 2004 un succès mondial. Qu'il parle de démesures industrielles, de délires de grandeur ou de rêves incertains, son auteur Cédric Delsaux élabore le catalogue raisonné de notre déraison en ayant recours à des dispositifs singuliers mêlant fausse réalité et véritable fiction : « Il y a, pour Cédric Delsaux, un vrai plaisir à tenir dans un même cadre le fantastique et le réel. Ainsi les paysages urbains de banlieue, avec leurs parkings à répétition, et leurs zones de non-lieux, deviennent, grâce aux personnages de Star Wars, les décors grandioses d'une histoire dont ils occupent enfin le centre. Le monde qui en découle, fourmillant de détails, est totalement vrai et pourtant absolument faux. La fabrication de cette « mythologie de la banalité », donne une proximité et une réalité aux personnages cultes de toute une génération ».
Le livre *Dark Lens* sorti en 2011 aux éditions Xavier Barral, et plusieurs fois réédité, sera même préfacé par le réalisateur des deux premières trilogies de Star Wars, Georges Lucas en personne.
Quant à *Dark Corporation*, il s'agit d'un univers à part entière. Si les vaisseaux et les personnages de la célèbre saga « Star Wars » hantent toujours les lieux réels qu'il photographie — Paris, Dubaï, Marseille, Abu Dhabi… — Delsaux travaille cette fois avec une équipe complète (designer, graphistes 3D, retoucheurs) pour repousser toujours plus loin la lisière entre le vrai et le faux ; au point qu'on en vient à se demander s'il existe encore la moindre frontière ? Terminée donc la simple confrontation des débuts entre réel et Science-Fiction, désormais la *Dark Corporation* fait Monde. Tout se passe comme si les personnages de la série s'étaient définitivement installés sur Terre, emmenant avec eux leur puissance immémoriale. Ces nouveaux résidents se dotent maintenant de leurs propres vaisseaux, toujours inspirés de la saga Hollywoodienne, mais recréés à la façon Terrienne, c'est à dire avec des techniques et un design empruntant au monde d'avant, celui des Hommes… Chaque parcelle de territoire photographié met ainsi en scène le conflit larvé de l'Homme avec sa propre technologie… On peut y voir aussi une façon originale de détourner le mythe contemporain qu'est devenu *Star Wars* pour convoquer les angoisses et les ambitions d'une époque que la perte des Grands Récits a laissée aux bords d'un gouffre béant.

Inspirée par le cinéma et la littérature, l'œuvre de Cédric Delsaux (né en 1974 en France) convoque l'extraordinaire et le banal, le fantastique et le quotidien, pour rendre visible le pouvoir fictionnel des images. Sa série *Dark Lens*, suite photographique habitée par les héros de la saga *Star Wars* connaît depuis 2004 un succès planétaire. La série devenue *Welcome to The Dark Corporation* en 2017 imagine une planète Terre peuplée intégralement de droïdes où l'Homme ne semble plus avoir la moindre place…
Cédric Delsaux a exposé dans de nombreuses galeries, salons et institutions comme Paris-Photo, Art-Paris ou Art-Genève, la Maison Européenne de la Photographie ou la Maison Rouge à Paris, le Musée d'Art Contemporain à Rome, le Centre National de la photographie de Grèce et de Slovaquie, le Musée de la Vieille Charité à Marseille ou le Musée d'Ailleurs à Yverdon, en Suisse.

Cédric Delsaux est représenté par la galerie Patrick Gutknecht.



• CÉDRIC DELSAUX

Série Dark Corporation • 2019

Série Dark Lens Origins, Dubaï • 2009

© Cédric Delsaux

FLORE

→ *Maroc, un temps suspendu*

La photographe FLORE poursuit sa quête autobiographique qui l'avait déjà portée vers la péninsule indochinoise où vécurent ses grands-parents et qu'elle a restituée dans son livre Lointains souvenirs autour de l'enfance de Marguerite Duras. Dans Maroc, un temps suspendu, FLORE évoque ici une nouvelle fois les souvenirs d'une enfance vagabonde, les émerveillements liés à la découverte de ce pays d'Afrique du Nord, lors d'un «road trip», longue traversée en compagnie de sa mère et sa sœur dans les années 70. La couleur douce-amère des images nous chuchote que le temps nous échappe, que les souvenirs s'estompent et que disparaissent ceux que nous aimons. Petite-fille spirituelle de Gabriel Veyre et d'Eugène Delacroix, dans un Maroc éternel, FLORE mêle encore un fois une esthétique post-classique - grâce à une technique qui emprunte au passé une patine pigmentaire - à une approche et des cadrages très actuels.
Seules, parfois des photographies restent pour nous rappeler la poésie des jours heureux, semble nous susurrer la photographe...
FLORE définit son univers poétique et atemporel comme un acte politique, qui est sa façon de se positionner face au « faisceau de ténèbres qui provient de son temps », citant le philosophe Giorgio Agamben.
Ce travail a fait l'objet d'un livre éponyme publié en 2019 par les éditions Contrejour.

Artiste photographe franco-espagnole née en 1963, FLORE vit et travaille à Paris. Après avoir œuvré durant 10 ans pour la presse nationale, elle se consacre à son travail personnel à partir de 2008. Lauréate du Prix de l'Académie des beaux-arts - Marc Ladreit de Lacharrière (2018), ses séries se réalisent sur le long cours, souvent lors de voyages, et sont acquises ou présentées dans différentes institutions prestigieuses comme le Musée du Petit Palais, le MMP+ de Marrakech, le Mémorial de Rivesaltes et la Bibliothèque nationale de France.
FLORE façonne ses tirages dans son laboratoire où elle passe avec aisance des techniques les plus anciennes comme le platine-palladium ou le cyanotype, aux plus modernes, en intervenant parfois physiquement sur les tirages avec de la cire ou de l'or. Ses photographies ont fait l'objet de quatre livres : *Une femme française en Orient* aux éditions Postcart, *Lointains souvenirs* aux éditions Contrejour et Postcart, *Camp de Rivesaltes, lieu de souffrance* aux éditions André Frère et *Maroc un temps suspendu* aux éditions Contrejour.

FLORE est représentée par la galerie Clémentine de la Féronnière à Paris, la Galerie 127 à Marrakech, la Blanca Berlin Galeria à Madrid, la Galerie Wada-Garou à Tokyo et M.K.W Art Gallery à New-York.

→ La Poste

FLORE

Série Maroc, un temps suspendu • 2019

Série Maroc, un temps suspendu • 2019

© FLORE

RONAN GUILLOU

→ *Paradis*

Dans la poursuite de son étude photographique des Etats-Unis initiée au début des années 2000, Ronan Guillou part en 2016 pour Hawaï, cinquantième étoile du drapeau américain et unique Etat de l'Union séparé du continent. Située au milieu de l'océan Pacifique nord, Hawaï est considérée comme le paradis sur terre, pas seulement pour les surfeurs. « Welcome to Paradise » est la formule qui accueille les visiteurs à leur arrivée à l'aéroport d'Honolulu, capitale de l'archipel volcanique constitué de 137 îles. Dès son premier séjour, le photographe découvre que les repères de l'Amérique continentale et ses références iconiques sont bouleversées. Il note aussi le brassage ethnique et culturel de la population, héritage des vagues migratoires successives venant d'abord d'Asie, puis d'Occident. Les photographies de Ronan Guillou cherchent à traduire l'*Aloha spirit* : philosophie fondatrice des îles qui exprime bienveillance et compassion, célèbre la vie et la famille, l'amour et l'amitié. « Les hawaïens sont chaleureux, généreux, spirituels et pacifiques. Conscients de la beauté de leurs îles, soucieux de les préserver alors qu'elles sont confrontées à d'importants enjeux, notamment écologiques et culturels ». Du travail du photographe, Heloïse Conésa (conservatrice à la Bibliothèque nationale de France) écrit : « Possédant l'admirable capacité à vriller les surfaces de la normalité pour chercher dans le déjà-vu la part de mystère qui demeure, le photographe nous projette dans une forme de réalisme merveilleux où le mythe baroque du paradis tropical le dispute au goût des images fulgurantes et inattendues ».

Ronan Guillou (1968) vit et travaille en France et aux Etats-Unis. Captivé par l'impact socioculturel, environnemental et politique des États-Unis, Ronan Guillou a fait de ce territoire le cœur de ses recherches. Auteur des livres *Angel et Country Limit*, ses récents travaux explorent l'Alaska et Hawaï, deux lieux peu représentés dans la tradition documentaire américaine. Il poursuit également un travail à Paris inspiré de la *Théorie de la Dérive* élaborée par Guy Debord. Plus récemment il a engagé un projet en Guyane française, le long du fleuve Maroni, toujours en argentique et en moyen format Hasselblad.
Les photographies de Ronan Guillou font l'objet d'expositions dans des festivals (Images Singulières à Sète, Festival Portraits à Vichy…), dans des galeries et foires (Paris Photo, Unseen…), et font partie des collections de la Fondation Neuflize et de la Bibliothèque nationale de France.

• RONAN GUILLOU

Série Paradis • 2016

Série Paradis • 2016

© Ronan Guillou

GRACIELA ITURBIDE

Graciela Iturbide est une des grandes figures de la photographie mexicaine et de la scène internationale. Disciple de Manuel Alvarez Bravo, elle développe à partir des années 1980 une œuvre très personnelle au-delà du document dans un noir et blanc lyrique qui déroge à l'objectivité photographique. À ses débuts et jusqu'en 1978, elle est obsédée par la mort (sans doute à cause du décès de sa fille). Invitée à séjourner dans une région du Mexique, le Juchitan en 1979, elle plonge dans la réalité des communautés indiennes ; elle en tirera des photos devenues célèbres. Pour elle, le voyage n'est pas du tourisme, ni de l'anthropologie, elle se comporte comme les autochtones à ceci près qu'elle est équipée d'un moyen format 6 x 6 argentique et d'un Leica. Dans les années 1990 et 2000 Graciela Iturbide voyage beaucoup, Etats-Unis, Italie, Madagascar et l'Inde où elle reviendra cinq fois dans le but de réaliser un livre. Dans ce pays sa photographie se transforme, devient géométrique, presque abstraite.
Les êtres humains de plus en plus absents, ou présents par des « fragments corporels » et quelques portraits. À Bénarès, ville des bûchers et des incinérations, elle se détourne de ses obsessions macabres antérieures pour en photographier que l'ombre, dans la figure des oiseaux… Dans le Photo Poche qui lui est consacré, l'historien Michel Frizot écrit :
« Les photographies de Graciela sont des notations en marge du réel, des extractions indolores, des prélèvements de surface qui atteignent la sensibilité en profondeur ; elles touchent à l'essentiel - la désolation, le chagrin, l'apaisement, la ferveur - sans qu'il soit besoin de choc et de grandiloquence. Il y a une vocation à l'allégorie dans ses images, rien n'est appuyé et l'on accédera à aucune réponse. Tout se trame entre le regard par les yeux au-dehors de soi et le regard mental vers l'intérieur de soi, comme si à travers la caméra, on intégrait ce que l'on est et ce que l'on a compris d'un lieu donné ». Une belle définition d'une autre photographie de voyage.

Née à Mexico City en 1942, Graciela Iturbide suit en 1969 l'enseignement de Manuel Alvarez Bravo, qui lui proposera de devenir son assistante. En 1979 elle démarre un travail sur les indiens Zapotecas de Juchitan pour lequel elle a reçu le prestigieux Prix Eugene Smith en 1987. Elle a été artiste-résidente aux Beaux-Arts de Paris en 1995, à la Fondation Kleberg au Texas en 2001, au Atlantic Center for the Arts, en Floride en 2002 et au C.A.P de Kobe au Japon en 2014.

Graciela Iturbide a exposé un peu partout dans le monde : au Musée Centre Georges Pompidou en 1982, au Musée de la Photographie de Hokkaido au Japon, en 1990, au Philadelphia Museum of Art, en 1998, à la Fundación MAPFRE de Madrid en 2009. Parmi les nombreux prix qu'elle a reçus, citons la bourse Guggenheim et le Grand Prix du Mois de la Photographie à Paris. En 2008 elle est la lauréate du Prix Hasselblad, en 2010 elle reçoit le Prix Lucy Award et le Prix PHotoEspana, en 2015 le Prix Infinity pour sa carrière photographique octroyé par l'ICP de New York. Son travail fait l'objet de nombreuses publications parmi lesquelles : *Avándaro* (1972, Editorial Diógenes), *Los que viven en la arena* (1981, Instituto Nacional Indigenista), *Images of the Spirit* (1997, Aperture), *Graciela Iturbide* (2001, Phaidon), *Pájaros* (Twin Palms Publishers 2002), *Torrijos : The Man and The Myth* (Umbrage Editions, 2007). En 2011, *Photo Poche* lui consacre un de ses volumes et
en 2019, elle intègre la collection *Des Oiseaux* de l'éditeur Xavier Barral.

→ La Poste

• GRACIELA ITURBIDE

Hommage à Alvarez Bravo, Bénarès, Inde • 2016

Sans titre • 2013

© Graciela Iturbide

BOGDAN KONOPKA

→ *Chine, l'empire du gris*

Bodgan Konopka (1953-2019) a réalisé cinq voyages en Chine entre 2003 et 2007, période pendant laquelle l'Empire du Milieu a appuyé sur l'accélérateur de sa transformation.
Il a placé tranquillement sa chambre grand format sur trépied et observé longuement : « je réfléchis avant, pas après avoir pris la photo ». Comme écrit Pierre Haski dans la préface du livre Chine, l'empire du gris : « Bogdan a gardé l'âme, capturé le moment exceptionnel où l'ancien cède place au nouveau, où le monde bascule...Un caractère chinois en est venu à symboliser cette approche de la table rase, chai (à détruire) qui s'est immiscé, consciemment ou pas dans les photographies. Symbole peint à la peinture blanche la nuit sur les maisons, dans les hutongs ces ruelles traditionnelles du vieux Pékin ». Fort d'une solide maîtrise technique, Bogdan Konopka affirme dans ses images un univers plastique et formel à contre-courant des modes : ses photographies noir et blanc réalisées à la chambre grand format et tirées par contact sont l'empreinte exacte du négatif de taille 10,5x12 cm et présentent une ample gamme de gris caractéristique de son œuvre. Sans jugement de valeur, sans condamnation ou dénonciation, Bogdan Konopka prend en charge le temps qui passe. Choisissant minutieusement et patiemment ses lieux de prises de vue, il photographie la face cachée d'un environnement urbain tout à la fois divers et unique. Ainsi dépouillées de toute figure humaine, ses miniatures photographiques témoignent du regard attentif que porte Bogdan Konopka sur le monde.
Le Festival du Regard a exposé Bogdan Konopka en 2016 avec la série « la petite robe » et tenait à lui rendre hommage en montrant ce travail silencieux et subtil sur la Chine (Bogdan nous a quitté l'année dernière à l'âge de 66 ans).

Né en 1953 à Wroclaw en Pologne, Bogdan Konopka vivait et travaillait à Paris depuis 1992. Après une formation de photochimiste, il photographie le climat apocalyptique de sa ville natale de Pologne, alors réduite à l'état de ruine. Arrivé en France fin 1988, il s'intéresse aux grandes cités européennes – Varsovie, Prague, Genève, Venise, Zürich, Budapest – et chinoises, dont il immortalise le quotidien qui se dégrade. Si chaque ville garde sa singularité, l'œuvre de Bogdan Konopka révèle l'universalité de la mue permanente de la « peau des villes ». Son travail a fait l'objet de nombreuses expositions en France et à l'étranger ; ses photographies font partie de collections privées et publiques. Il a également publié plusieurs livres : *Paris, la ville invisible* chez Marval (1997), *De Rerum Natura* éditions Kropka, 2004, *Euroland* éditions Lieux Dits, 2004, *Rezonans* aux éditions Filigranes (2007), *Chine l'empire du gris* chez Marval (2008) et le dernier : *Un conte polonais* chez Delpire éditeur (2019).

Bogdan Konopka est représenté par la galerie Françoise Paviot.

→ La Poste

• BOGDAN KONOPKA

Beijing • octobre 2003

Shanghai • mars 2004

© Bogdan Konopka

ROBERT KLUBA

→ *Le Rideau de Fer, entre les deux Allemagnes*

Le Rideau de fer, ce symbole de pouvoir politique de l'Union Soviétique est devenu un projet européen de route cyclable pour voyageurs en quête d'inédit. La biodiversité a pu se développer et ce qui en reste, est un bandeau vert qui traverse l'Europe. Du Rideau de fer, on connaît surtout la section appelée Mur de Berlin, moins tout le reste de cette frontière fortifiée composée de lignes de barbelés, de champ de mines et surveillée par des miradors qui séparait les pays européens de l'Ouest du Bloc de l'Est. Le but de ces installations, érigées à l'initiative de Staline était officiellement de « protéger les populations du camp socialiste de l'influence de l'impérialisme capitaliste et du fascisme » mais concrètement ils ont servi à empêcher la fuite des populations de l'Est vers l'Ouest. Cette curiosité, vestige de la Guerre Froide, attire maintenant les touristes et spécialement les cyclotouristes qui, en suivant le « den Todesstreifen » (le couloir de la mort), découvrent les anciennes tours de garde de la Volksarmée, les dalles du « Kolonnenweg » et les gares qui servaient de passage entre l'Ouest et l'Est. Ayant grandi dans le quartier de Prenzlauer Berg à Berlin, le photographe Robert Kluba a vécu la chute du Mur en direct et l'ouverture de l'Allemagne de l'Est. En photographiant les traces du Rideau de Fer, en suivant le parcours sur la partie allemande, il témoigne de la mutation de ces lieux trente ans après la fin du régime du pacte de Varsovie et nous fait aussi voyager au cœur de l'histoire contemporaine de l'Europe.

Robert Kluba est né à Berlin en 1978. Il suit des études de photographie entre 1998 et 2001 à l'école de design Lette-Verein à Berlin. En 2000, il obtient le prix universitaire du jeune talent en Allemagne. À la suite d'un stage comme assistant dans un studio publicitaire à Lyon entre 2001 et 2002, il décide de travailler à Paris. Depuis 2003, il collabore régulièrement avec la presse en Allemagne et en France en tant que photographe indépendant. En 2009, il commence sa série sur les vestiges du mur qui a séparé les deux Etats allemands ainsi que le Mur de Berlin. En 2012, il suit une formation de Maitre Artisan photographe dispensée par la Chambre de Métiers à Berlin. Son travail sur des fans du Rock'n Roll, à travers l'Europe, qui vivent comme dans les années 50 a été exposé au festival Les Photaumnales à Beauvais en 2014. En 2015, il rejoint l'agence photographique Réa.

ROBERT KLUBA

Série le Rideau de Fer • 2009

Série le Rideau de Fer • 2009

© Robert Kluba • Agence REA

DAVIDE MONTELEONE

→ *Corée du Nord, de Pyongyang à Rason*

Plusieurs fois par mois, un train traverse la Corée du Nord au départ de Pyongyang, la capitale, jusqu'à la frontière de la Chine et de la Russie, dans la ville côtière de Rason. Davide Monteleone l'a emprunté pour photographier la vie quotidienne des habitants et les paysages, peu connus. Faire le trajet de Pyongyang à Rason est l'occasion de découvrir une facette plus authentique du pays. Derrière la fenêtre du train, les paysages défilent : vallées et collines verdoyantes, forêts intactes, champs moissonnés, littoraux immaculés approchant leur état sauvage. Peu de bâtiments modernes viennent ponctuer cette vue. Les habitants travaillent la terre ou se déplacent en vélo. Quant au train, il reste rudimentaire, bien que gardé en état pour répondre aux besoins des touristes. Fabriqué sur les modèles soviétiques des années 60, il n'a pas beaucoup changé depuis cette époque. Somme toute, peu d'indices montrent qu'on est en 2018.
Le tourisme reste une activité spécifique et contrôlée. Les voyageurs sont encadrés par les autorités qui dictent les marches à suivre tout au long du voyage. Isolés dans un wagon dédié aux étrangers, ils n'ont pas de contact avec la population nord-coréenne. À Rason, les passeports sont scrutés attentivement. Néanmoins, cette Zone Economique Spéciale, intrinsèquement liée à l'international par sa contiguïté avec la Russie et la Chine, fait figure d'exception. Y arriver rend aux voyageurs leur liberté de mouvement et la possibilité de se familiariser avec la population.

Davide Monteleone est un photographe italien, né en 1974, membre de l'Agence VU' depuis 2017. Il vit et travaille principalement à Moscou.

Après des études d'ingénieur, David Monteleone s'oriente vers le journalisme et la photographie en Angleterre et en Italie, avant de s'installer comme correspondant d'agence à Moscou de 2001 à 2003. Depuis 2003, Davide Monteleone vit entre l'Italie et la Russie, menant à bien des commandes éditoriales et des projets personnels centrés sur les relations entre le pouvoir et l'individu. Particulièrement attaché à documenter les survivances et les nouvelles aspirations de l'espace post-soviétique, il publie en 2007 *Dusha, Russian Soul,* suivi par *La Linea Inesistente* en 2009, *Red Thistle* en 2012, *Spasibo* en 2013 et *The April Theses* en 2017.
Lauréat de plusieurs World Press Photo, du Prix Leica Oscar Barnack, du Prix Carmignac du photojournalisme, de l'Aftermath award, ou de l'European Publishers Award for Photography, son travail est régulièrement publié dans la presse internationale et présenté lors d'expositions ou festivals prestigieux.

Le Parc François Mitterrand

• DAVIDE MONTELEONE

Corée du Nord, de Pyongyang à Rason • 2019

Corée du Nord, de Pyongyang à Rason • 2019

© Davide Monteleone • Agence Vu'

RICHARD MOSSE

→ *Infra*

C'est à un voyage particulier que nous invite Richard Mosse, un voyage au cœur de l'Afrique de l'Est, sur une terre de guerre et de traumatisme. Un périple aussi aux confins de la réalité et du cauchemar, dans un monde où toutes les rationalités et les repères ont été bouleversés. Et derrière des couleurs que l'on peut trouver séduisantes se cachent un point de vue engagé qui essaie aussi de mettre la photographie face à elle-même et face à son impuissance à documenter le réel…
Richard Mosse est habitué aux zones de conflits, il a couvert la guerre en Irak, les troubles au Pakistan, les drames à Haïti… Pour « Infra », ce photographe irlandais de 40 ans a choisi d'utiliser un appareil photo grand format et surtout une pellicule Kodak Aerochrome très peu connue. En effet le Kodak Aerochrome est un film infrarouge dont la production a été arrêtée en 2009. Il était destiné aux relevés de végétation aérienne et à la surveillance militaire car il enregistre un spectre de lumière infrarouge invisible pour l'œil humain, rendant le paysage vert et les uniformes des soldats bleu lavande. En ayant recours à ce film, Richard Mosse sentait que c'était le meilleur moyen de parler d'un conflit aussi complexe qu'incompréhensible qui voit s'affronter au Congo des rebelles qui changent constamment de camp : « L'histoire de cette guerre n'est pas facile à raconter. De l'autre côté de la frontière, l'extraordinaire développement du Rwanda témoigne de la réussite de la coopération internationale après le terrible génocide. L'invisible, le caché, l'inconnu font partie intégrante de la guerre au Congo. Il était donc logique d'utiliser un film qui rende l'invisible visible, et traduise la violence latente dans la région du Nord Kivu ».

Né en 1980, en Irlande Richard Mosse vit et travaille à New York. Après une formation littéraire, il travaille en tant que photoreporter en Iran, au Pakistan, en Haïti et dans l'ex-Yougoslavie. Ses images au film infrarouge de la République démocratique du Congo publiées dans le livre *Infra* sorti en 2011 aux éditions Aperture vont le faire connaître au-delà du monde du photoreportage. En 2013, il est sélectionné pour représenter l'Irlande à la Biennale de Venise. Il réalise alors un film sur l'est du Congo avec le compositeur Ben Frost : *The Enclave* (2012) qui remporte le prix de la photographie de la Deutsche Börse en 2014. En 2017, son installation vidéo *Incoming*, commandée par la National Gallery of Victoria et la Barbican Art Gallery, reçoit le Prix Pictet. Elle est présentée en 2019 au Lieu Unique à Nantes. Un livre en est issu *The Castle* aux éditions Mack. L'image noir et blanc, obtenue à l'aide d'une caméra thermique utilisée pour surveiller les frontières, nous plonge dans les camps de réfugiés (Grèce, Bulgarie, Allemagne et Liban).

Richard Mosse est représenté par la galerie Carlier Gebauer Berlin-Madrid

→ La Poste

• RICHARD MOSSE

Sonic Youth, série Infra • 2012

Tower of Song, série Infra • 2012

© courtesy Richard Mosse and carlier • gebauer, Berlin/Madrid

GIORGIO NEGRO

→ *Pathos*

Pathos représente 15 années de travail dans 5 pays d'Amérique du Sud (Mexique, Cuba, Brésil, Pérou et Équateur). Les photographies au noir et blanc puissant et aux cadrages radicaux sont les fragments d'un parcours personnel intime. Elles représentent la vision de Giorgio Negro vis-à-vis des ambiguïtés et des contrastes du continent latino-américain. Cette vision est fortement influencée par son passé professionnel : actif pendant plus de 20 ans en tant que délégué du Comité International de la Croix-Rouge, il a travaillé dans de nombreux pays en situation de guerre ou de conflit armé, se confrontant quotidiennement à la violence, à la cruauté humaine et à ses conséquences. Les images ont été prises pendant son temps libre, ses vacances, et donc loin des zones où il a dû intervenir : « Sans aucune prétention journalistique ou même documentaire, je suis allé à la rencontre des gens et de l'environnement, toujours à la recherche du contact empathique avec les sujets de mes photos. J'ai juste photographié ce qui attirait mon attention. Aucune image n'a été mise en scène, il s'agit uniquement d'instantanés, même si parfois l'image arrive après une longue attente ou des heures de discussion. J'avais commencé à photographier en 2005, d'abord sans réfléchir, à l'instant, puis c'est devenu de plus en plus sérieux. Au bout de 15 ans, j'ai ressenti le besoin donner un sens à mon corpus d'images en publiant le livre Pathos qui a été à la fois un processus éditorial et émotionnel très important pour moi et une façon de regarder en arrière en assumant mon expérience de proximité avec le côté obscur de l'homme mais aussi avec ses lumières. »

Giorgio Negro est né à Turin en 1959 de père italien et mère suisse. En 1986, après son diplôme d'ingénieur il s'installe à Locarno, en Suisse, où il travaille pendant dix ans dans une entreprise d'automatisation industrielle. En 1995, il quitte sa profession et travaille pour le Comité International de la Croix-Rouge (CICR). Envoyé en mission dans des zones de guerre (Tchétchénie, Colombie, Pérou, Tchad, Soudan, Israël, Libye, Irak…) il rencontre en 2005 Ernesto Bazan, le célèbre photographe italien qui lui fait découvrir la magie du noir et blanc ; il deviendra son ami et son mentor. Giorgio commence alors à photographier en Amérique Latine. Entre 2013 et 2017, il participe à un projet photo-vidéo centré sur la religion catholique au nord-est du Brésil et sur le rôle de la photographie dans l'imaginaire populaire. Les images sont exposées à Rome (Officine Fotografiche) et à Rio De Janeiro (Centre Culturel de la Justice Fédérale).
Un documentaire sur ce projet et en train d'être finalisé et sortira en 2020 pour le Globo Film du Brésil. En 2019, le projet a été publié sous la forme d'un livre intitulé Pathos chez Bazan Photo Publishing. Giorgio Negro travaille actuellement à un projet photographique sur son pays d'adoption, la Suisse.

→ La Poste

GIORGIO NEGRO

Pérou • 2010

Brésil • 2006

© Giorgio Negro

• RÉMI NOËL

→ *Sur la route*

Rémi Noël n'a pas commencé la photographie à 6 ans avec le Rolleiflex de son grand-père. C'est à 30 ans qu'il se laisse aller à son désir d'images et réalise quelques natures mortes chez lui à Paris. Formé à la publicité et à son langage, il aime la concision : en littérature, il a tendance à préférer les nouvelles et en cinéma, les courts métrages. Photographe, il s'attache à raconter de brèves histoires, saisies d'un coup d'œil. Rapidement, il quitte les intérieurs parisiens et s'embarque dans des expéditions annuelles, d'une dizaine de jours, vers l'Ouest des Etats-Unis. Il y revisite les archétypes du mythe américain : les motels, leurs enseignes lumineuses, les étendues désertiques et les highways qui les pourfendent. Souvent il intègre une image dans l'image ; elle peut être empruntée à l'histoire de l'art la plus éminente (tels les tableaux d'Edward Hopper) ou à la culture de série Z. Toutes ces références visuelles sont remixées dans la photographie de Rémi Noël et donnent des images pleines de clins d'oeil :
« Dans mon travail, j'essaie toujours de raconter une histoire et de rester simple. D'où le choix du noir et blanc, qui permet de se concentrer sur l'idée, d'aller à l'essentiel. Placer un objet dans le cadre me sert de prétexte pour poser mon trépied dans un beau paysage que j'aurais du mal à photographier juste pour lui-même. Avant de partir pour les États-Unis, j'ai en tête des images dont je fais un croquis, et une fois là-bas, je cherche le décor idéal pour mes mises en scène. J'ai aussi de vieilles habitudes : je travaille toujours avec du film, en utilisant le même appareil, le même objectif 50mm et la lumière naturelle. Enfant, j'ai été impressionné par les dessins de Sempé, pour ce mélange d'intelligence et de poésie, ainsi que la simplicité apparente de son trait. Quelques influences photographiques évidentes : André Kertész, Robert Frank, Bernard Plossu, Lee Friedlander… impossible de tous les citer. Mais sans vouloir me comparer à ces génies, c'est un peu cet esprit que j'essaie de mettre dans mes images. »

Remi Noël est né en 1963 à Paris. Après des études de communication, il devient rédacteur dans la publicité, puis directeur de création. En parallèle, il publie des livres de ses photographies : *Natures mortes mais pas trop* (2001), *Vaguement poétique* (2003) aux éditions Eden/Janvier ; *United States of Remi Noël* (2008) et *Adventures in microwave cooking and other stories* (2011) publiés par l'agence Tbwa. En 2013, il fonde POETRY WANTED une petite maison d'édition spécialisée dans la photographie. Sa série Texas initie la collection THIS IS NOT A MAP, des cartes qui célèbrent la rencontre d'un photographe et d'un lieu, également exposées au Festival du Regard.

→ La Poste

• RÉMI NOËL

On the road...

Garry said...

© Rémi Noël

RICHARD PAK

→ *La Firme*

Cette série a été réalisée sur l'île de Tristan da Cunha, minuscule territoire situé au milieu de l'océan Atlantique. L'île se trouve à 2 790 kilomètres à l'ouest de la ville du Cap en Afrique du Sud et à 3 222 kilomètres à l'est-sud-est de l'État brésilien de Rio de Janeiro. Population 296 habitants (en 2014) sur une superficie de 98 kilomètres carrés. Comment Richard Pak a entrepris ce voyage vraiment extraordinaire ? : « La série La Firme est le premier chapitre d'une anthologie (Les îles du désir) consacrée à l'espace insulaire. L'étymologie du mot isoler nous renvoie à « séparer comme une île (isola) » et je ne pouvais trouver guère mieux que Tristan da Cunha pour entamer un cycle sur l'insularité. Le nom du navigateur portugais qui la découvrit au XVIème siècle est trompeur pour cette île résolument britannique. Le volcan est à huit jours de bateau du Cap en Afrique du Sud, seul moyen de s'y rendre. Ce qui fait de ce confetti de cent kilomètres carrés, triangle parfait posé au milieu de l'Atlantique sud, le territoire habité le plus isolé de la planète. Mais c'est moins l'exotisme de son éloignement que l'histoire singulière et les valeurs idéalistes fondatrices de la petite société qui s'y accroche qui m'ont invité à m'y rendre. En 1816 un contrat est signé entre les premiers habitants, qui s'y désignent « la firme », et la couronne britannique. Ses quelques articles annoncent notamment que « nul ne s'élèvera ici au-dessus de quiconque » ; « tous doivent être considérés égaux » et « tous les profits réalisés seront partagés équitablement ». De fait il n'y a alors pas de propriété privée, pas de chef, pas d'argent, tous s'entraident mutuellement. Aujourd'hui encore les terrains sont communaux. Il n'y a qu'à se servir à la seule condition d'y construire sa maison. L'entraide y a un sens, car personne ne peut exister sans l'autre. L'expérience utopique reste dans l'anonymat jusqu'en 1961, quand le volcan se réveille. Les 260 habitants sont tous évacués et propulsés en pleine Grande-Bretagne post-industrielle. Le gouvernement britannique pense alors autant les sauver d'un destin assurément funeste que les éclairer des bienfaits de la société de consommation. Et accessoirement se débarrasser de ce minuscule territoire à l'intérêt stratégique à peu près nul et sous perfusion financière permanente. Mais les Tristanais préfèrent tous repartir sur leur île deux ans plus tard.
Aller à Tristan da Cunha tient de la gageure ; certains attendent plus de deux ans. Il faut d'abord obtenir l'autorisation du conseil de l'île. Ensuite il faut trouver une place sur un des quelques bateaux de pêche qui la desservent. Quand l'archipel est enfin en vue, après huit jours de navigation jusqu'au seuil des quarantièmes rugissants, la météo doit être assez clémente pour décharger cargaison et passagers, ce qui n'est jamais garanti. J'y parvins et y séjournais près de trois mois fin 2016 ». Ce travail a été réalisé grâce à la Bourse professionnelle de la ville de Vannes.

Né en 1972, Richard Pak vit et travaille à Paris. Photographe du sensible, il revendique une vision du monde brute mais en empathie et tendresse pour ses contemporains. Il s'intéresse aux personnes et communautés à la périphérie de la société (voire du monde) ainsi qu'à l'espace insulaire. Ce sont bien souvent ses lectures qui l'inspirent pour ses travaux, puis, comme dans un mouvement circulaire, ses œuvres renvoient à un imaginaire fictionnel. À sa photographie, il associe également le récit et la vidéo. Il est l'auteur de trois monographies : *Saison #31* (2008), *Pursuit* (2012) et *Les Frères-Pareils* (2015) toutes éditées par Filigranes. Ses photographies sont présentes dans de nombreuses collections (Bibliothèque nationale de France, Le Chateau d'eau à Toulouse…) et ont fait l'objet d'expositions en France et à l'étranger.

→ La Poste

RICHARD PAK

La Firme • 2016

La Firme • 2016

© Richard Pak

• PHILIPPE SÉCLIER

→ *La longue route de sable*

En 1959, au volant de sa Fiat Millecento, Pier Paolo Pasolini se lance sur les côtes italiennes pour un tour complet des plages, de Vintimille à Trieste. Il est alors envoyé spécial pour un magazine à grand tirage, Successo. Le texte sera ensuite publié dans les années 90, d'abord en Italie puis en France, chez Aléa. Il s'intitule La longue route de sable. En 2001, Philippe Séclier part sur les traces de l'écrivain suivant les étapes de ce voyage singulier. 45 ans après sa mort (Pasolini a été assassiné dans la nuit du 1er au 2 novembre 1975, son corps est retrouvé sur un terrain vague le long de la plage d'Ostie, près de Rome), le Festival du Regard a voulu rendre hommage à ce grand poète en présentant le travail vibrant et sensible du photographe : « Je m'aperçois aujourd'hui que chacun de mes séjours en Italie, j'ai d'une manière ou d'une autre croisé Pasolini, jusqu'à ce que La longue route de sable m'entraîne sur ses traces. J'ai alors voulu mettre mes pas dans les siens, voir ce qu'il avait vu, entendu et senti, me lancer à mon tour sur cette route en sa compagnie, pour la suivre telle qu'il l'avait décrite. » Itinéraire en noir et blanc argentique, dans les lieux traversés par Pasolini : le quartier des Espagnols à Naples, l'Albergo Savoia sur l'île d'Ischia, la Calabre, les Pouilles, Trieste où un orage violent pareil à celui décrit par Pasolini, surprend le photographe...
Les images de Philippe Séclier ont été publiées dans un livre éponyme aux éditions Xavier Barral en 2005, réédité en 2015, accompagné du tapuscrit original de Pier Paolo Pasolini comportant des passages inédits. Cette édition est également sortie en version italienne ainsi qu'anglaise chez Contrasto, et espagnole à La Fabrica.
Ancien journaliste, Philippe Séclier, 61 ans, s'intéresse à la photographie sous toutes ses formes. Responsable du visuel au Parisien-Aujourd'hui en France en 2000, il est devenu free-lance en 2001, publiant quatre livres : *Hôtel Puerto* (2001), un travail au long cours sur les ports dans le monde entier, *La longue route de sable* (2005), sur les traces de l'écrivain et cinéaste italien Pier Paolo Pasolini, *El camino de Tulahuèn* (2014), sur les traces du photographe chilien Sergio Larrain, et *La jeune fille à la fleur* (2017), une enquête sur la célèbre photo de Marc Riboud. Il a par ailleurs réalisé deux films documentaires, l'un consacré à Marc Riboud (2004), I*nstants d'année*, et le second, *Un voyage américain* (2009), autour du livre de Robert Frank, *Les Américains*. Philippe Séclier travaille depuis 15 ans avec le photographe et cinéaste français Raymond Depardon et il est directeur de la collection, *Des oiseaux*, aux éditions Xavier Barral. Il a aussi été commissaire d'exposition sur *Autophoto* (Fondation Cartier pour l'art contemporain à Paris, en 2017), *Depardon USA* (aux Rencontres internationales d'Arles 2018, et *Bernard Plossu - Échappées américaines* au festival Présence (s) Photographie, à Montélimar, en novembre 2019.

→ La Poste

• PHILIPPE SÉCLIER

Lido di Jesolo • 2001

Fiat Millencento • 2001

© Philippe Séclier

• LES VOYAGES EXTRA-ORDINAIRES VUS PAR…

→ Afin d'élargir la thématique, les directrices artistiques Sylvie Hugues et Mathilde Terraube, ont demandé à des grands noms de la photographie et à des amis du Festival depuis ses débuts, d'apporter leur contribution en proposant des photographies issues de leur production représentant le thème du voyage.

Parmi eux, Bernard Plossu et Max Pam, deux « monuments » qui ont donné leurs lettres de noblesse à la photo de voyage et envie à de très nombreux photographes de prendre l'appareil photo et de partir dans des pays lointains.

BERNARD PLOSSU

→ *Le Voyage Mexicain*

En 1965, Bernard Plossu, jeune étudiant de 20 ans, part rejoindre ses grands-parents, émigrés d'Indochine, au Mexique. Dans les bars de Mexico, il fréquente les routards américains jusqu'au mois d'octobre, où il décide à son tour de partir sur les routes. Son « voyage mexicain » dure 14 mois : Bernard Plossu revient avec pas moins de 220 photographies et de nombreuses bobines en Super 8. Il immortalise l'errance, le voyage, les scènes de rue, les lieux déserts, mais surtout les rencontres avec l'autre. Il donne à voir une liberté de ton et une poésie nouvelle, à travers une vision intime, que l'on retrouvera tout au long de sa carrière.
Les premiers clichés sont publiés en juillet 1974 dans la revue *Camera*. Les photos sont ensuite regroupées dans un ouvrage aux éditions Contrejour, en 1979. Initié par Claude Nori, le projet porte en lui les germes d'une nouvelle philosophie : la photographie errante, qui se cherche, en transit. Cette philosophie se traduit sur le plan éditorial, avec l'adoption du format poche. L'ouvrage sera réédité en 1990, avant de devenir un objet culte pour les collectionneurs. Le livre *Le voyage mexicain* constitue « le manifeste photographique emblématique pour toute une génération ». Il aura une grande influence auprès de nombreux photographes et fera école.

Le Festival du Regard expose une sélection de tirages issus du célèbre *Voyage Mexicain*. Bernard Plossu est représenté par la galerie Camera Obscura.

→ La Poste

• BERNARD PLOSSU

Karina, Mexique • 1966

Sur la route d'Acapulco, Mexique • 1965

© Bernard Plossu • courtesy galerie Camera Obscura

MAX PAM

→ *Going East*

Moins connu que son frère d'armes, Bernard Plossu, le nom de Max Pam est intimement associé au voyage photographique. Né en 1949 à Melbourne, et après deux ans passés dans l'université de Monash comme technicien photographe, Max Pam réalise ses premières photographies lors d'un sacré périple : « fin 1969, alors que je regardais une manifestation contre la guerre du Viet-Nam, je tombe sur une petite annonce sur un panneau dans la salle des étudiants : astrophysicien cherche accompagnateur pour voyage en coccinelle WV de Calcutta à Londres. Le surf m'a initié à la culture hippie dont le Sacré Graal se trouvait quelque part à Katmandou. Je n'ai pas pu résister. J'ai été pris. En février 1970 nous rentrions au Népal, trois mois plus tard nous étions à Istanbul. Au retour, je quittais les études que je poursuivais en Angleterre, pour partir en Inde en stop. À la frontière yougoslave j'ai été pris par des anglais, on avait l'impression que leur camionnette était un énorme cachet de LSD mauve. On s'est séparé en Grèce, j'ai poursuivi seul, j'ai dû vendre mon sang à Kavala, avant d'être pris en stop par un car de hippies. Nous avons traversé la Turquie, la Syrie, l'Irak, l'Iran et l'Afghanistan et finalement l'Inde. J'étais parti d'Angleterre avec un Hasselblad. Au cours de mon voyage en Orient, sans trop savoir quand ni comment, j'étais devenu photographe ». Son livre *Going East*, paru en 1992 et retraçant vingt années de photographie en Asie va devenir culte. À la rigueur du format carré et du film noir et blanc, Max Pam ajoute la fantaisie de l'écriture, transformant ses tirages en véritables carnets de voyage, écrivant dans les marges, collant des timbres, apposant des tampons de couleur tels des visas sur un passeport… Un style unique que le Festival du Regard est heureux de faire redécouvrir (la dernière exposition de Max Pam en France remonte à 2013).

Max Pam est représenté par la galerie Camera Obscura.

→ La Poste

• MAX PAM

Katmandou • 1981

Astronomical Observatory, Jantar Mantar, Dehli

© Max Pam • courtesy galerie Camera Obscura

VIVIAN MAIER

→ *Champsaur, 1958*

Tout le monde ou presque connaît Vivian Maier. Depuis que John Maloof un agent immobilier de Chicago a mis la main sur des malles contenant ses photographies dans une salle des ventes en 2007.
Vivian Maier naît en 1926 à New York mais vient vivre avec sa mère en France, dans le Champsaur près de Gap, de 6 à 12 ans et elle y suit le cours préparatoire. Sa mère Maria Jaussaud est née dans cette région et comme beaucoup d'habitants de la vallée a dû émigrer aux Etats-Unis en 1905.
En 1951, Vivian Maier revient en France solder une affaire d'héritage.
Elle vend le domaine de Beauregard hérité de sa grand-tante, et avec la somme peut s'acheter un appareil photo Rolleiflex qu'elle ne quitte jamais, et faire de nombreux voyages. En 1958, elle prend plusieurs mois de congés sans solde et entame seule un tour du monde qui s'achève à Marseille puis… dans les Hautes-Alpes, au Champsaur. Là, toujours son Rolleiflex autour du cou, elle réalise de nombreux portraits de Champsaurins, part en randonnée et photographie les paysages de montagne, les villages avec leurs clochers caractéristiques, etc… C'est grâce à ces clochers que John Maloof va faire la connexion avec la France… En 2010, le maire de Saint Julien en Champsaur, Daniel Arnaud, reçoit une demande d'un généalogiste qui fait des recherches sur une certaine Vivian Maier… avec son adjoint, il va mener une véritable enquête auprès des gens qui auraient pu la connaître. L'année suivante John Maloof vient leur rendre visite avec dans sa valise une cinquantaine de tirages qu'il offre à la commune. Daniel Arnaud, son adjoint Alain Robert et la juriste Françoise Perron créent l'*association Vivian Maier et le Champsaur* pour diffuser et faire connaître les photographies réalisées en France. Sur place et dans les villages autour, un parcours est créé qui reprend les lieux qu'elle a photographiés.
L'année dernière a été inaugurée la Maison de la photographie Vivian Maier.

→ La Poste

VIVIAN MAIER

Entreprise FESTA, St Bonnet • 1958

Autoportrait de Vivian Maier, dans un miroir rond

© Fonds français Vivian Maier mis à disposition par l'Association Vivian Maier et le Champsaur

FRANÇOISE NUNEZ

→ *Les femmes rencontrées en voyage*

Françoise Nunez est née en 1957 à Toulouse et ne photographie que pendant ses voyages, toujours en noir et blanc argentique. Elle effectue elle-même ses tirages, ayant appris les secrets de la chambre noire auprès d'un maître renommé dans ce domaine et également photographe, Jean Dieuzaide.
Les photographies de Françoise Nunez ont fait l'objet de plusieurs livres : *L'Inde jour et nuit* chez Filigranes (2004), *En Ethiopie*, édition réalisée par la conservation des musées de Cannes, *Mu-Jo* éditions Yellow now (2010), *Kalari* éditions Arnaud Bizalion (2015) et *De Djibouti à Addis* éditions Yellow now (2018).

Pour le Festival du Regard, Françoise Nunez rend hommage aux femmes rencontrées sur trois continents.
« Je pense à toutes ces femmes croisées, il y a souvent eu de la complicité, une compréhension au-delà de la parole, des regards chaleureux, des sourires de sympathie. À Trivandrum en Inde, je suis par hasard en plein festival Attukal Pongala. Des milliers de femmes rassemblées qui préparent sur le trottoir les offrandes à la déesse. Les hommes y sont juste tolérés. Se retrouver dans cette foule féminine laisse un sentiment profond de force, d'humanité et de spiritualité. Il y a la femme croisée sur la route des hauts plateaux éthiopiens, la solitude de la femme au coin d'une rue de Cuetzalan au Mexique, les rires d'une autre au marché.
Il y a l'amitié à la fin du voyage, l'amie sœur Poornima. Cette belle communauté nous lie, nous porte. Un regard, un sourire, un partage. Le voyage c'est aussi la rencontre ».

Françoise Nunez est représentée par la galerie Camera Obscura

→ La Poste

• FRANÇOISE NUNEZ

Sri Lanka • 2018

Cuetzalan • 1981

© Françoise Nunez • courtesy galerie Camera Obscura

SABINE WEISS

→ *Laponie*

On ne présente plus Sabine Weiss, après nous avoir confié une dizaine de tirages réalisés à Pontoise en 1991 et exposés l'année dernière au Festival du Regard, la grande dame de la photographie nous a ouvert ses archives et offert l'exclusivité de photographies inédites réalisées lors d'un voyage en Laponie en 1957 :

« Ce reportage était une commande du magazine américain Holiday, pour lequel j'ai travaillé presque 20 ans, qui n'a rien trouvé de mieux que de m'envoyer en Laponie entre Noël et le Jour de l'An ! C'était selon eux le moment de l'année où il y avait la meilleure lumière… En réalité il n'y avait pas de lumière et la journée ne durait que quelques heures. Les films photographiques de l'époque étaient très peu sensibles, ce qui m'obligeait à travailler soit sur trépied, soit à main levée avec des risques de flou de bougé. Autre inconvénient, le froid, très vif, il devait faire dans les - 40°, « qui cassait le film dans mon appareil photo. Les conditions de travail étaient particulièrement difficiles mais je garde un très bon souvenir de ce voyage vraiment extraordinaire. Ces grandes étendues blanches à perte de vue, des rennes craintifs qui me tournaient autour dans l'enclos, des repas pris dans les maisons en bois, des bottes en peau de renne qu'on fourrait avec de la paille et tant d'autres souvenirs. »

Sabine Weiss est née à Saint-Gingolph (Suisse) le 23 juillet 1924. Elle apprend le métier de photographe à Genève au studio Boissonnas avant d'ouvrir en 1945 son propre atelier et de s'installer à Paris en 1946. Elle y devient l'assistante du photographe de mode Willy Maywald. En 1950, elle épouse le peintre américain Hugh Weiss. En 1952, Robert Doisneau lui propose de le rejoindre au sein de l'agence Rapho. Elle fréquente les milieux artistiques dont elle immortalise de nombreux visages (Stravinski, Casals, Britten, Dubuffet, Léger, Giacometti, Rauschenberg…). En 1955, Edward Steichen sélectionne trois de ses clichés pour l'exposition mythique «Family of Man» au MoMa de New York. Navigant entre mode, reportage et publicité, elle poursuit des recherches plus personnelles qui rattachent son oeuvre au courant de la photographie humaniste. Ses images ont fait l'objet de nombreuses expositions à travers le monde. On les retrouve dans des collections prestigieuses (MoMa et Metropolitan Museum of Art de New York, Centre Georges Pompidou, Art Institute de Chicago, Museum of Modern Art de Kyoto…). Officier des Arts et des Lettres depuis 1999, Sabine Weiss a reçu en 2010 les insignes de Chevalier dans l'ordre du Mérite.

Sabine Weiss est représentée par la galerie « Les Douches, la Galerie »

→ La Poste

• SABINE WEISS

Laponie • 1957

Laponie • 1957

© Sabine Weiss

JEAN-CHRISTOPHE BÉCHET

→ *Sur les volcans d'Indonésie*

En Indonésie, la vie s'organise autour des volcans. Des millions de personnes vivent sur leurs flancs et plus de cent d'entre eux sont considérés comme actifs. Le mot « Gunung » est un terme générique qui caractérise aussi bien des montagnes que des volcans ; il résonne comme le patronyme d'un Dieu auquel on doit se plier. Des temples et des parcs naturels utilisent aussi ce nom qui sonne comme une menace : « En 2005, dans les îles de Java, Bali et Lombok, je suis allé voir comment la vie s'organisait sur les pentes de ces volcans actifs. Du célèbre Krakatau qui bouleversa, en 1883, la carte géographique de la région aux inquiétants Merapi, Bromo, Semaru, Kawah Ijen ou Rinjani, j'ai arpenté les sentiers de pierre, de cendres et de fumée. Au coeur d'une nature excessive et exubérante, entre enfer et paradis, j'ai choisi le film n&b et le format panoramique pour restituer la densité et la sévérité du pays des Gunung ».
Les photographies présentées ici ont fait l'objet d'un livre édité chez Transphotographic Press.

Né en 1964 à Marseille, Jean-Christophe Béchet vit et travaille depuis 1990 à Paris. Mêlant noir et blanc et couleur, argentique et numérique, 24×36 et moyen format, Jean-Christophe Béchet cherche pour chaque projet le « bon outil », celui qui lui permettra de faire dialoguer une interprétation du réel et une matière photographique. Héritier de la « photo de rue », qu'elle soit américaine, française ou japonaise, il aime parler de ses photographies comme de Paysages Habités.
Ses photographies sont présentes dans plusieurs collections privées et publiques et elles ont été montrées dans plus de soixante expositions.
Il est aussi l'auteur d'une vingtaine de livres. Dont les dix volumes de la série des Carnets, Tokyo Station, Marseille Ville Natale, European Puzzle et Habana Song.

Il est représenté par la galerie « Les Douches, La Galerie », Paris, 10ème.

→ La Poste

JEAN-CHRISTOPHE BÉCHET

Gunung • 2005

Gunung • 2005

© Jean-Christophe Béchet

• ÉRIC DESSERT

→ *Le Fleuve Jaune*

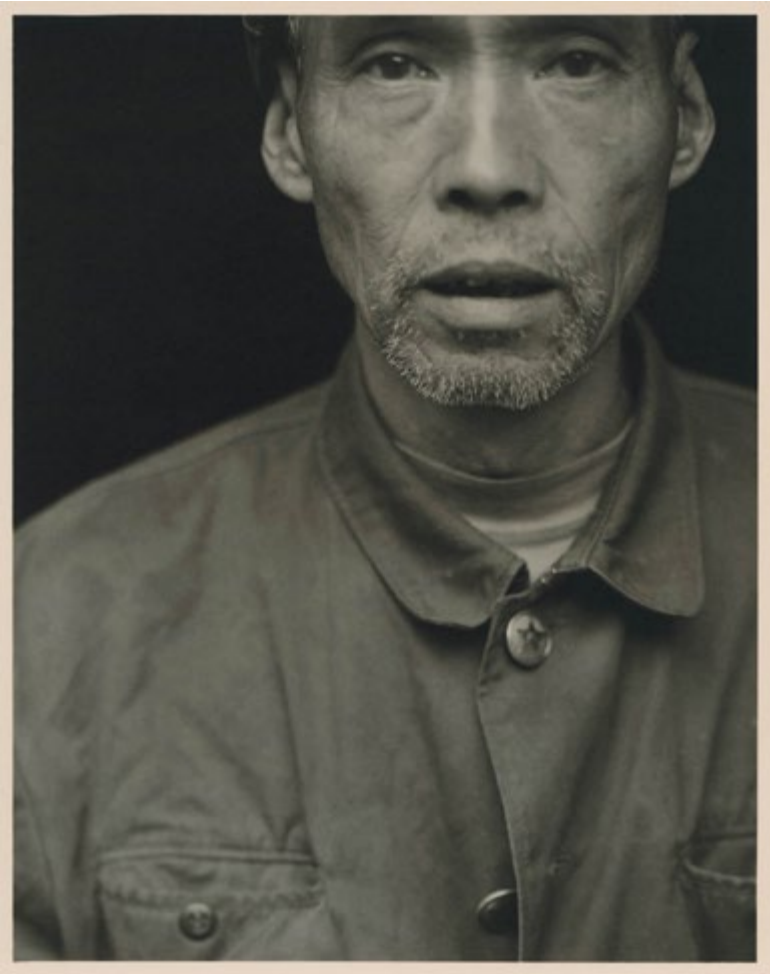
Éric Dessert travaille à la chambre grand format, discipline qui oblige à la lenteur, un soin, un regard attentif et appuyé. Il faut scruter un paysage, un visage, l'analyser, dans un temps qui est presque autant celui du dessin que de la photographie. Au cours de ses voyages de quelques semaines, Éric Dessert ne voit donc rien des images qui s'accumulent dans les boites noires de plan-films. Le retour marque la deuxième étape, plus longue que le voyage, qui voit les images naître au jour dans le laboratoire. Eric Dessert a longtemps tiré exclusivement au format du négatif (10 x 12,5 cm), sur des papiers produits dans les années 60, qui avaient une qualité supérieure aux papiers modernes. Les ressources s'épuisant, il a recherché, pour les épreuves de ces nombreux voyages en Chine, des équivalents actuels à ces papiers argentiques de grande qualité. Cette recherche sur la forme, et son évolution, se voit donc dans cette exposition, qui montre pour la première fois, des images de son septième voyage dans la Chine rurale le long du Fleuve Jaune. L'autre Chine d'Éric Dessert, c'est celle des régions rurales des quatre provinces qu'il a parcourues et photographiées entre 2002 et 2012 : Sichuan, Guizhou, Xinjiang et Gansu :
« Je ne m'intéresse qu'à ce que je reconnais comme beau, bon et humain. L'ultime but de ma vie est de retenir, le temps d'une image, l'équilibre fragile du temps, de l'espace et de la matière avec au centre l'Homme. Le reste n'intéresse pas, chez moi, ma pratique de la photographie. Mon engagement est spirituel, humain et esthétique. »

Eric Dessert est né en France en 1957. Entre 1974 et 1977, il suit le cursus des Humanités à l'Institut Saint-Luc de Tournai, dans la section photographie. Ses professeurs d'Esthétique et de Technique, Jan Maertens et André Lefèvre, influencent fondamentalement son regard par leur enseignement pionnier de l'œuvre des grandes figures de l'histoire de la photographie nord-américaine et européenne. C'est ce socle de connaissances embrassant largement les sciences humaines et l'histoire des arts, de la philosophie à la littérature ou à la musique, qui nourrit son travail depuis 35 ans.
Le déplacement, la rupture du départ, et la nécessité de « peindre sur le motif », à la manière des artistes de la fin du 19ème siècle, sont le moteur de son travail photographique.

Eric Dessert est représenté par la galerie Camera Obscura.

→ La Poste

• ÉRIC DESSERT



Série le Fleuve jaune • 2012

Série le Fleuve jaune • 2012

© Eric Dessert • courtesy galerie Camera Obscura

LE TOUR DU MONDE EN 20 PHOTOGRAPHIES DU XIXÈME SIÈCLE

Commissariat : Adnan Sezer

C'est une marque de fabrique du Festival du Regard que de transformer des lieux habituels en véritables galeries d'art en montrant des tirages précieux, bien encadrés et accompagnés de textes explicatifs. Dans cet ordre d'idées, les directrices artistiques ont invité le collectionneur et marchand Adnan Sezer à partager sa passion et son grand savoir sur la photographie du XIXème siècle en lui confiant la mission de rassembler des papiers salés et autres albumines réalisés aux quatre coins du globe :

« Si la photographie de voyage au XIXème siècle procède à la fois de la tradition littéraire et d'un désir de science, elle acquiert rapidement son autonomie, disposant de ses propres codes et lieux communs. Elle incarne dès lors pour certains une possibilité nouvelle de représentation et de connaissance du monde, tandis qu'elle est pour d'autres le prolongement d'un style de vie, une manière d'être au monde. L'Orient est la destination de prédilection des premiers voyageurs photographes. Selon que le voyage est de découverte ou d'agrément vont être valorisées une approche iconique des paysages inconnus et l'exploration des vestiges des civilisations antiques : l'iconographie se partagera entre désir de pittoresque et archéologie visuelle. En partant en Orient en 1849 pour effectuer une mission archéologique, Maxime Du Camp, accompagné de son ami Flaubert, se munit d'un appareil photographique pour rapporter « des images qui me permettraient une reconstitution exacte ». Il publiera à son retour le premier album photographique. Vingt ans plus tard, les voyages se multiplient et la photographie trouve d'autres débouchés. Des photographes professionnels ouvrent des ateliers locaux – à Constantinople, au Caire … – et vendent aux premiers touristes des vues réalisées à leur intention, en planches, en albums ou à l'unité. Le voyage d'exploration, qui mêle art et science, procurera le plus souvent une iconographie résolument documentaire. Sans vouloir les opposer et en admettant d'évidents recoupements, le voyage d'amateur fournira plutôt un type d'images plus soucieux d'esthétique. Surtout, en quelques décennies à peine, la photographie va forger l'imaginaire collectif de « l'ailleurs », avant même que la pratique du voyage ne se démocratise. » Adnan Sezer

Parmi les voyageurs-photographes du XIXème présentés : Félix Bonfils, James Robertson…

→ La Poste

PROJECTIONS

→ *Un voyage américain, sur les traces de Robert Frank*

Un film de Philippe Séclier
2005, 58 minutes
Production/diffusion : Silex Films

Décembre 2007. C'est la fin d'un voyage, commencé deux ans auparavant, sur les traces du livre de Robert Frank : « Les Américains ». Un livre de 83 photographies, prises en 1955 et 1956, à travers les États-Unis. Le regard d'un jeune homme d'origine suisse, émigré à New York après la guerre... Ce film documentaire reconstitue l'histoire de ce livre devenu mythique. Il confronte deux voyages, sur le même parcours, celui de Robert Frank et celui de Philippe Séclier, seulement séparés par le temps.

→ *Exotica, Erotica, Etc.*

Un film d'Evangelia Kranioti
2015, 73 minutes
Production / diffusion : Aurora films

L'océan et les ports, lieux de désir. Là où se croisent cargos, containers géants, hommes qui voyagent et femmes qui espèrent. Sandy, ancienne prostituée chilienne tisse avec ferveur et poésie le récit de ses amours passées. A l'autre bout du monde, Yorgos, ancien capitaine grec, lui fait écho en méditant sur la vie des marins faite de départs. Par mémoires interposées les deux s'engagent dans un dialogue au-delà des frontières géographiques et temporelles. Embarquée à bord des navires de la marine marchande grecque, l'artiste Evangelia Kranioti a parcouru la Méditerranée jusqu'à la Mer Noire, voyagé de l'Atlantique au Pacifique, du Pôle nord au détroit de Magellan. *Exotica, Erotica, Etc.* réalisé lors de douze traversées et dans vingt pays est une déclaration d'amour à ces femmes et hommes oubliés, dont les trajectoires marginales et la solitude sont paradoxalement essentielles à l'existence même de nos sociétés.

Née en 1979 à Athènes, Evangelia Kranioti est arrivée en France en 2001, elle a étudié à l'Ecole Nationale supérieure des Arts Décoratifs de Paris (2002-2007), au Fresnoy-Studio national des Arts Contemporains (2012-2014) et à la Fémis (Atelier Scénario, 2018). Son premier film *Exotica, Erotica, Etc.* (73', 2015) est un documentaire sur la vie et les amours des marins avec les prostituées des ports. Tourné dans 20 pays à bord de bateaux de la marine marchande, il a eu sa première mondiale au Forum de la 65ème Berlinade et a été sélectionné dans de nombreux festivals internationaux (IDFA, Hot Docs Toronto, BFI London, Karlovv Vary IFF, Sarajevo IFF, Göteborg IFF etc).

→ La Poste

ET AUSSI

→ *Exposition Bambino*

Les jeunes générations sont de plus en plus confrontées aux images sans pour autant avoir forcément les clés pour les décoder et les comprendre. Afin de permettre aux plus jeunes de découvrir l'ensemble des travaux des photographes montrés et d'aborder la lecture d'image de façon pédagogique et ludique, le festival propose une exposition à hauteur d'enfant. Une image est choisie pour chaque photographe, elle est accompagnée d'une explication et d'un jeu d'observation. Pour mieux comprendre et développer l'esprit critique des petits (et des grands…). Exposition présentée en extérieur Place des Arts.

→ *Actions pédagogiques et ateliers*

• Atelier photo mené avec l'école Talentiel du Val d'Oise :

Comme à chaque édition, le Festival du Regard mène une action photographique avec des acteurs locaux. Avec la collaboration de la directrice Anne-Séverine Menjon l'aide des parents et enseignants, le Festival du Regard a mené un atelier photographique où les enfants de 8 à 11 ans ont livré leur vision du thème « voyages extra-ordinaires »
Les photographies ont été réalisées avec des appareils et films Fujifilm Instax.

Au sujet de l'école Talentiel de Vauréal :
L'école peut être synonyme d'échec pour les enfants à haut potentiel (enfants précoces), Dys ou TDA/H (souffrant de troubles de l'attention ou hyperactifs). Les propositions pédagogiques de Talentiel permettent à l'enfant de reprendre confiance en lui et dans l'enseignement, afin de mieux vivre le retour dans l'enseignement traditionnel.

• Atelier photo mené avec l'association Wake up Café

Plusieurs « wakers » apportent leur vision du thème en explorant la région parisienne et nous font partager un voyage extra-ordinaire en revisitant un territoire qu'on croît connaître…

Créée en 2014, l'association Wake up Café (WKF) accompagne des personnes détenues motivées pour être soutenues vers une réinsertion durable sans récidive. Elle propose des parcours visant une réhabilitation complète de la personne, un accompagnement individuel dedans-dehors sur mesure, et une communauté d'entraide, pilier pour lutter contre la récidive et l'isolement.

→ La Poste

LES RENDEZ-VOUS

Inauguration

→ Jeudi 8 octobre

Ouverture au public des expositions, entrée libre et gratuite (en raison de la crise sanitaire et de l'application des nouvelles règles pour lutter contre la propagation du virus Covid-19, un sens de circulation et une jauge seront mis en place pour respecter les distances de sécurité). Gel hydroalcoolique et masque seront proposés à l'entrée.
Remise des prix aux lauréats des concours Fisheye.fr et Instagram-Fujifilm

Visites commentées

Tous les samedis et dimanches après-midi : visites commentées par Sylvie Hugues, Mathilde Terraube et les photographes présents.
Rendez-vous à la Poste à 15h
(voir programme sur le site internet du festival : www.festivalduregard.fr)

Lectures de portfolios

→ Dimanche 11 octobre

15h • 18h :
Comme chaque année le Festival du Regard propose des lectures de portfolios gratuites. L'occasion de présenter son dossier à des experts et professionnels reconnus : galeries, éditeurs, agences, responsables de festival…

Gratuit et sur inscription. (Liste des lecteurs sur le site www.festivalduregard.fr)

Concours Fisheye.fr

Le magazine Fisheye développe cette année son partenariat en lançant sur son site un concours sur le thème des « voyages extra-ordinaires ». Plus d'infos sur : www.fisheye.fr

Concours Instagram

Pour participer il suffit de poster des photographies sur le thème des voyages extra-ordinaires sur le compte instagram du Festival du Regard. Un appareil Fuji Instax à gagner. Le ou la lauréate sera annoncée le soir du vernissage et verra sa photographie publiée sur le site du festival.
Infos : www.festivalduregard.fr

Rencontres à la Maison des Arts

La Maison des Arts, située à cinq minutes à pied de l'Ancienne Poste et du Festival, propose toute une série d'événéments sur le thème : voyages extra-ordinaires.

→ Projection du film de Méliès *Le voyage dans la lune* (1902, 14 minutes) suivi d'une rencontre avec Rémi Noël animée par Sylvie Hugues

→ Projection du film de Méliès *Le voyage dans la lune* suivi d'une rencontre avec Cédric Delsaux animée par Sylvie Hugues

→ **Ciné-concert *Le voyage dans la lune***

Synopsis du film : Lors d'un congrès du Club des Astronomes, le professeur Barbenfouillis (joué par Méliès), président de ce club, surprend l'auditoire en faisant part de son projet de voyage dans la Lune. Il organise ensuite pour ses confrères la visite de l'atelier où l'obus spatial est en chantier. Il sera propulsé en direction de la Lune au moyen d'un canon géant de 300 mètres de long, embarquant à son bord six savants astronomes dont Barbenfouillis.

À PROPOS DU FESTIVAL

Collectionneur et passionné de photographie, Éric Vialatel fonde le Festival du Regard en 2015 sur le constat qu'il manque une manifestation photographique d'envergure dans l'Ouest francilien, là où il réside et où il a créé son entreprise, les Maisons de Marianne. Le Festival du Regard s'est donc tenu dans un premier temps à Saint-Germain-en-Laye (en 2015 et en 2016) avant de déménager dans le Val d'Oise, à Cergy-Pontoise en 2018. Chaque année le Festival du Regard interroge une des grandes questions de notre modernité. Pour cela il s'appuie sur une sélection d'œuvres récentes ou historiques en rassemblant des auteurs photographes contemporains. Situé dans des villes où les musées de la photographie sont rares, il a aussi pour objectif de mieux faire comprendre les enjeux du médium photographique dans une société que beaucoup qualifient de société de l'Image. Il a aussi la volonté de faire participer les habitants du lieu à cette manifestation visuelle, en leur proposant des visites pédagogiques et des participations actives au programme d'exposition.
Après « Adolescences » en 2018, « Habiter » en 2019, les directrices artistiques, Sylvie Hugues et Mathilde Terraube ont choisi cette année le thème « Voyages extra-ordinaires », une approche entre reportage, document et architecture qui résonne particulièrement bien avec le lieu qui accueille le festival, à savoir le Grand Centre de Cergy-Pontoise actuellement en pleine mutation. Douze photographes présentent ici leur vision de ce thème et en offrent une multitude de points de vue parallèles. En 2018, une résidence photographique avait été menée avec les élèves du Conservatoire à Rayonnement Régional. En 2019, un atelier de photographie avec des enfants de l'école Talentiel de Vauréal a été organisé. En 2020, un atelier photographique est mené à la Maison des Arts de Cergy-Pontoise.

→ Les expositions se tiennent du 9 octobre au 29 novembre et sont toutes en entrée libre.
Un catalogue est offert aux visiteurs qui en font la demande.

ÉDITIONS PRÉCÉDENTES

→ Festival du Regard 2019 à Cergy-Pontoise (Tour EDF et extérieur)

Thème : Habiter avec Cyrus Cornut, Anne Rearick, Michael Wolf, Marie-Pierre Dieterlé, Hortense Soichet, Frank Kunert, Yohanne Lamoulère, Nikos Zompolas, Gideon Mendel, Arthur Crestani, Peter Granser, Thomas Pesquet. Et aussi Atget, Robert Doisneau, Sabine Weiss, Lucien Hervé, Jean-Claude Gautrand…

→ Festival du Regard 2018 à Cergy-Pontoise (au Carreau et en extérieur)

Thème : Adolescences avec Claudine Doury, Marion Poussier, Delphine Blast, Sian Davey, Guillaume Herbaut, Coco Amardeil, Thibaud Yevnine, Gil Lefauconnier, Reiko Nonaka.
Plus l'aimable participation de Denis Dailleux, Marc Riboud, Sabine Weiss, Bernard Plossu, Michael Ackerman, Jean-Claude Gautrand…

→Festival du Regard 2016 à Saint-Germain-en-Laye (hôtel Particulier, Manège royal et extérieurs)

Thème : Matérialité photographique avec Sarah Moon, Georges Rousse, Gilbert Garcin, Bogdan Konopka, Stéphane Couturier, Sophie Zénon, Coco Fronsac, Jean-Claude Gautrand et Stéphane Lagoutte.

→ Festival du Regard 2015 à Saint-Germain-en-Laye (Manège Royal et communes)

Liu Bolin, Masao Yamamoto, Alexei Titarenko, Guy Le Querrec, Michael Kenna, Li Wei, Mathias Olmeta, Vee Speers, Julie de Waroquier, Marion Dubier-Clark, Gilles de Beauchêne, Algis Griskevicius, Yang Yi, Chen Jiagang, Wang Nindge, Maleonn et Yang Yongliang.

7

LES PARTE-NAIRES

La Communauté d'agglomération s'associe une nouvelle fois au Festival du Regard pour cette troisième édition en terre cergypontaine quiproposera, du 9 octobre au 29 novembre, des expositions consacrées au thème du voyage sur différents sites.

Cergy-Pontoise est un territoire à la vie culturelle riche, attractive et accessible. L'action reconnue de la Communauté d'agglomération en matière d'éducation artistique est complétée par son engagement à promouvoir, diffuser et valoriser les pratiques culturelles en direction de tous les publics.Voilà ce que disait en 2019 Dominique Lefebvre, Président de la Communauté d'agglomération de Cergy-Pontoise « Le Festival du regard par la qualité des artistes qu'il met en avant et par la richesse et la diversité des œuvres photographiques exposées est un rendez-vous incontournable pour Cergy-Pontoise comme pour le monde de la photographie. Pendant un mois et demi mois il sera en particulier possible d'accéder librement aux œuvres de très grands noms de la photographie internationale, au cœur de l'agglomération. Comment ne pas profiter de ce privilège ! » Cergy-Pontoise est un pôle majeur de production et de diffusion culturelle en Ile-de-France. En témoignent son Conservatoire à rayonnement régional (CRR), sa scène nationale, sa Maison des Arts, sa vingtaine de lieux de spectacle vivant (dont la salle de concerts Le Forum) ou encore ses 26 salles de cinéma dont 5 classées « Art et Essai ». À ces structures, il faut ajouter de nombreux musées et lieux d'exposition (Le Carreau, le musée Tavet, l'abbaye de Maubuisson...), un réseau actif de 15 médiathèques et la présence de plusieurs festivals, dont la réputation dépasse très largement les frontières de l'agglomération (Cergy, Soit !, Jazz au fil de l'Oise, Piano Campus, Festival Baroque de Pontoise...).

Grand Centre - Cœur d'agglo

Faire du centre de l'agglomération un moteur et une vitrine pour Cergy-Pontoise c'est l'enjeu majeur du projet Grand Centre - Coeur d'agglo qui est en train de transformer et de réinventer ce quartier d'ici 2025. Au-delà les travaux et les aménagements qui se multiplient, l'animation de ce cœur est tout aussi essentielle à sa dynamique. Le Festival du Regard y concourt désormais largement, comme les autres événements qui ponctuent la vie du quartier Cergy-Grand Centre tout au long de l'année : exposition de dessins de presse et d'humour au printemps, les Folles journées du Grand Centre au début de l'été, Cergy, Soit ! en septembre, Lumières d'hiver en fin d'année...

Plus d'informations sur le projet Grand Centre – Coeur d'agglo : **www.grandcentre-cergypontoise.fr**

Les Maisons de Marianne

Dans le but de lutter contre l'isolement et favoriser les synergies locales, **les Maisons de Marianne** conçoivent et animent des habitats solidaires en collaboration avec les bailleurs sociaux et les collectivités locales. Composées de logements fonctionnels et d'espaces partagés conviviaux, les résidences « Les Maisons de Marianne » s'adaptent aux besoins de chaque génération afin d'encourager l'autonomie et le vivre-ensemble.

VU'

Acteur majeur de la photographie contemporaine, **VU'** promeut depuis sa création en 1986, la photographie d'auteur. Evoluant avec constance et inventivité VU' affirme chaque jour son ambition originale : découvrir et rassembler les regards singuliers d'auteurs-photographes aux partis pris éthiques et esthétiques forts, sans exclusion ni de style ni de territoire d'expression.
De l'actualité immédiate à l'enquête au long cours, de l'œuvre formelle au récit intimiste, les photographes de VU' dressent depuis plus de trente ans un panorama pluriel et mouvant de la photographie.

FUJIFILM

Acteur historique de l'image, **Fujifilm** bénéficie d'une légitimité et d'une expérience toutes deux incontestables dans tous les secteurs de la photographie. Conscient de sa responsabilité pour le développement de l'expression photographique, Fujifilm soutient de nombreux professionnels et des initiatives culturelles telles que les festivals. Ainsi à travers son partenariat auprès du Festival du Regard, Fujifilm souhaite manifester son attachement à une photographie abordant de manière transversale des thématiques travaillées tout au long de l'histoire de la photo et gardant un écho très fort dans nos préoccupations contemporaines.
Mais c'est aussi par ses produits et innovations que Fujifilm répond aux attentes des photographes. Amateurs comme professionnels, tous ont une exigence commune : exprimer leur créativité au plus haut niveau de qualité. Aussi, Fujifilm met l'essentiel au cœur des pratiques photographiques grâce à ses appareils numériques de la Série X et GFX (grand format numérique), ses services de tirage en ligne myFUJIFILM ou sa gamme Instax de photo instantanée. Pour permettre à chacun de vivre plus fort la photographie, Fujifilm met au cœur de son action le développement de nouveautés exclusives en accord avec sa signature : « Value From Innovation » (L'innovation source de valeur).

fisheye

Fisheye est un magazine qui décrypte le monde à travers la photographie, tout en restant à l'écoute des pratiques d'une nouvelle génération, qui aborde ce médium sans complexes. Avec des entrées Politique, Économie, Société, Monde, Portrait, Mode, Art vidéo, Matériel, Web, ou encore Histoire… Fisheye ne s'interdit rien et garde l'œil ouvert sur les talents émergents. Photographie documentaire, reportage, recherche graphique, approche poétique, road trip, photographie mobile et autres : toutes ont droit de cité dans les pages de Fisheye Magazine, sur les murs de la Fisheye Gallery et sur le Net, grâce au site, www.fisheyemagazine.fr au compte Instagram @fisheyelemag et la communauté créée autour de #fisheyelemag.

MAISON DES Arts | CERGY-PONTOISE l'agglomération

Située au cœur du quartier Grand Centre à Cergy, **la Maison des Arts** est un espace de médiation artistique et culturelle, consacré à l'art sous toutes ses formes et pour tous, petits et grands. Cet équipement culturel de la communauté d'agglomération propose une médiathèque dédiée aux arts et des espaces de création et de diffusion pour découvrir, expérimenter et s'enthousiasmer au plus près des artistes.

POSTE IMMO

Une parenthèse culturelle dans un ancien site de La Poste

C'est le bâtiment de La Poste situé au cœur de Cergy-Pontoise qui accueillera cette année la 5ème édition du Festival du Regard.

Cet immeuble typique des années 70 a fait l'objet d'un appel à projets initié en 2018 par Poste Immo, filiale immobilière du Groupe La Poste.

Le patrimoine immobilier du Groupe La Poste – 10 000 immeubles, 6M de m² – comporte des immeubles structurants, souvent positionnés en plein cœur de ville avec une empreinte architecturale forte. Mais c'est aussi un parc qui vieillit et qui n'est plus forcément bien adapté aux nouveaux usages à la fois de La Poste et de la ville.

Poste Immo, a donc choisi une démarche innovante en lien avec les collectivités locales pour valoriser des bâtiments postaux emblématiques des années 1970, qui sont vacants ou libérés.

Ce programme ambitionne de repenser différemment l'immobilier postal en trouvant des réponses nouvelles en termes de construction, de programme, de performance énergétique, mais aussi des usages imaginés.

La mise à disposition de quelques espaces de ce bâtiment avant le début des travaux est une belle opportunité pour Poste Immo de continuer à faire vivre ce bâtiment avant sa transformation, une transition culturelle exceptionnelle pour cet immeuble totémique au cœur de la ville nouvelle.

La restructuration du bâtiment de La Poste de Cergy

QUADRAL PROMOTION, associé à **l'AUC Architectes Urbanistes**, projet lauréat de l'appel à projets Années 70

Poste Immo, la Ville de Cergy et la Communauté d'agglomération de Cergy Pontoise ont choisi le projet du groupement porté par QUADRAL PROMOTION, associé à Djamel Klouche (AUC Architectes Urbanistes) pour transformer l'actuel bâtiment de La Poste.

Ce programme propose une nouvelle lecture de ce centre-ville tout en respectant la forme architecturale conçue par Jean de Mailly en 1978 et en l'adaptant aux nouvelles formes de vies et d'usages du 21ème siècle.

La vision urbaine et architecturale a été vue comme un point fort : l'ensemble est situé sur un emplacement stratégique, dont la transformation permettra de rendre plus lisible pour les usagers et habitants la connexion entre la dalle et la gare, principale entrée du territoire.

D'une surface d'environ 14 800 m², le projet proposera une mixité d'usages, à dominante résidentielle :

- Environ 150 logements en accession et une offre de co-living pour les jeunes actifs
- Un ensemble de services dédiés à la vie de quartier et ouverts à tous les publics : tiers lieux, food market, salle de spectacles, conciergerie, coworking, commerces, ...
- Des stationnements mutualisés accessibles au plus grand nombre
- Plus de 1 500 m² d'espaces végétalisés, favorisant la biodiversité.
- Une structure bois sur une nouvelle partie du projet, pour réduire l'empreinte carbone.
- Une centrale photovoltaïque couvrira en partie les besoins en énergie du bâtiment.

Vue frontale depuis la nouvelle place de la gare

Le projet a été conçu avec la volonté de prendre pleinement part au renouveau du quartier Grand Centre, avec une ambition particulière : contribuer à l'attractivité résidentielle du quartier, pour en faire un lieu habité, vivant et animé.

www.patrimoineenmouvement.laposte.fr

En charge de la gestion, de l'exploitation et du développement des 3 000 gares françaises, **SNCF Gares & Connexions** s'engage pour ses 10 millions de voyageurs et visiteurs quotidiens à constamment améliorer la qualité de l'exploitation, inventer de nouveaux services et moderniser le patrimoine. Née de la conviction que les gares sont des lieux de vie à part entière, elle enrichit ces « villages urbains », afin de contribuer à la diffusion de la culture auprès de tous les publics. Partenaire des plus grandes institutions culturelles, nationales ou locales, SNCF Gares & Connexions imagine chaque année plus de 100 expositions, interventions et manifestations artistiques sur l'ensemble du territoire français.

La galerie Camera Obscura, fondée en 1993 par Didier et Kiyoko Brousse, fête ses 25 ans en 2018. A sa création, elle expose d'abord les artistes pour lesquels Didier Brousse réalisait des tirages (Lucien Hervé et Paolo Roversi notamment). Dès 1995, la photographie japonaise devient l'un des pôles d'intérêt de la galerie, et des expositions de Koïchiro Kurita, Yasuhiro Ishimoto, Kikuji Kawada, Tomio Seike, Shoji Ueda, Masao Yamamoto, se succèdent dans les années suivantes. En 2003, la galerie emménage dans un nouvel espace, boulevard Raspail, face à la Fondation Cartier. C'est dans un esprit à la fois classique et contemporain, à l'écart des modes, que la galerie représente avec fidélité des artistes établis comme Sarah Moon, Michael Kenna, Pentti Sammallahti, Bernard Plossu, mais aussi une nouvelle génération qui renouvelle l'écriture photographique (Jean-François Spricigo, Michael Ackerman, Jungjin Lee...)

La galerie In Camera a été ouverte en juin 2008 par Hanane Hilmi et Jean Noël de Soye. Son ambition est de défendre la photographie d'auteurs contemporains et du XXème siècle.

Autres partenaires :

• Les événements photo solidaires d'octobre

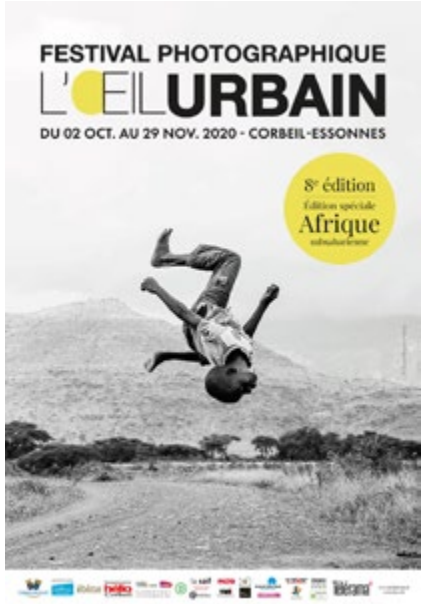
La crise sanitaire sans précédent que nous traversons a entraîné l'annulation ou le report de bon nombre de manifestations accueillant du public. L'équipe du Festival du Regard s'est concertée avec les autres festivals de l'automne, pour trouver les meilleures dates d'ouverture. De ces discussions menées pendant la période de confinement, est née l'idée de créer un cercle vertueux autour des événements reportés à octobre, réunissant le Festival de l'Oeil Urbain à Corbeil-Essonnes et Résidence 1 + 2 à Toulouse. Cette solidarité se concrétise par une page dédiée à nos événements dans nos dossiers de presse respectifs et se prolonge par la projection au Festival du Regard d'un film produit dans le cadre de la Résidence 1+2 ainsi que d'une video réalisée sur les photographes en résidence accueillis par l'Oeil Urbain.

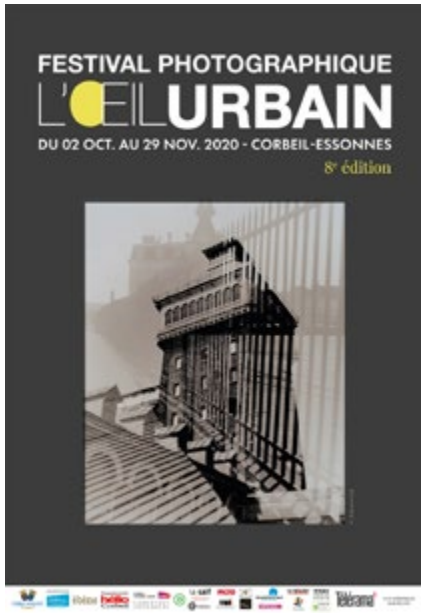
FESTIVAL L'ŒIL URBAIN
8ème Edition – Edition spéciale
Afrique subsaharienne
Du 2 octobre au 29 novembre 2020
CORBEIL-ESSONNES (91)

L'œil urbain explore des thématiques liées aux nouvelles réalités urbaines. Ce festival photographique – dont la huitième édition devait se tenir au printemps - est reporté du 2 octobre au 29 novembre 2020. Une dizaine d'expositions – gratuites et toutes accessibles à pied depuis la gare RER- sont déclinées sous forme de parcours photographique à travers plusieurs lieux de la ville en intérieur comme en extérieur. Cette édition spéciale Afrique subsaharienne montre la vitalité de la photographie actuelle en Afrique - reflet de l'effervescence d'un continent en plein bouleversement dans un monde globalisé- en intégrant le regard de photographes africains (Sénégal, Congo, Ouganda, Bénin, Afrique de Sud) mais aussi européens. Des néons des grandes villes marquées par la pénurie d'électricité aux méandres de la filière du diamant, ou sur les routes cahoteuses, chaotiques, voire absentes de cet immense territoire, tout est affaire de parcours, de voyage, de circulation. Enfin, comme tous les ans, un photographe résident nous livre sa vision de Corbeil-Essonnes. Cette année, Guillaume Zuili et sa restitution « Memory Lane », met en lumière l'héritage industriel de la ville.

Guillaume Zuili, Memory Lane
Pascal Maître, Quand l'Afrique s'éclairera
Jodi Bieber, Soweto
Cédric Gerbehaye, Congo in limbo
Kadir Van Lohuizen, Diamond matters
Bruno Boudjelal, Goudron, Tanger – Le Cap
Kibuuka Musika Oscar, Breaking Africa
Mayeul Akpovi, Abidjan in motion, Cotonou in motion & Lomé in motion
Romain Laurendeau, Poisson Mamas
Emmanuelle Andrianjafy, Nothing's in Vain
Eugénie Baccot, Nsenene Paradise
Baudouin Mouanda, Les fantômes de corniche
Musée Français de la Photographie, Vus de face, drôles d'engins

www.loeilurbain.fr
Renseignements : 01.60.89.75.36 ou 01.60.89.37.86
Entrée libre.





• Les événements photo solidaires d'octobre

RÉSIDENCE 1+2
« Photographie & Sciences »
Toulouse (31)

La Résidence 1+2 « Photographie & Sciences » est un programme culturel associant la photographie et les sciences, à vocation européenne, ancré à Toulouse. Chaque année, la Résidence 1+2 rassemble trois photographes (1 photographe de renom + 2 photographes émergent.es) pour une résidence de deux mois. Durant ce temps, les artistes vivent ensemble et créent une œuvre personnelle et inédite. Ils/elles sont soutenu.es dans leurs recherches par des institutions universitaires (Université fédérale de Toulouse) et scientifiques (CNRS Occitanie Ouest, Cité de l'Espace, Pic du Midi,...) et des chercheur.es basé.es à Toulouse et sa métropole, ainsi qu'en Occitanie. Ils/elles sont également accompagné.es par un parrain ou une marraine appartenant au monde de la photographie ou des sciences. En associant la photographie et les sciences, la Résidence 1+2 produit, valorise et promeut une photographie d'auteur en lien étroit avec un patrimoine scientifique exceptionnel sur le territoire. Le fruit de ce temps de création est présenté en octobre, sur trois supports différents (une exposition, un coffret de trois ouvrages dans une Collection Toulouse, un film de création de format 26mn). Une semaine inaugurale est organisée avec plusieurs temps forts dont le « Colloque national - Photographie & Sciences » où photographes, scientifiques, parrain ou marraine, journalistes et publics échangent lors de plusieurs tables-rondes thématiques. La Résidence 1+2 œuvre ainsi pour que ce partage des savoirs créer une réflexion sociétale commune dans une dynamique collective associant tous les publics.

Emeric Lhuisset (France), **Coline Jourdan** (France) et **Lucía Peluffo** (Argentine) sont les photographes lauréat.e.s de la 5ème édition de la Résidence 1+2.

La marraine de l'édition 2020 est l'océanologue et géochimiste, **Catherine Jeandel** (LEGOS, OMP - CNRS/ Université Paul Sabatier).

Semaine d'ouverture du 07 au 11 octobre 2020 :

Exposition collective du 10 octobre au 1er novembre - Chapelle des Cordeliers, 13 rue des Lois, Toulouse

Colloque national « Photographies & Sciences » samedi 10 octobre Muséum, 35 allée Jules-Guesde, Toulouse
Toutes les infos & événements à venir sur www.1plus2.fr

INFOS PRA-TIQUES

L'Ancienne Poste

Rue de la Croix des Maheux
95000 Cergy
À 5 minutes de la gare Cergy-Préfecture

• Horaires d'ouverture :

Mardi : groupes sur inscription
Mercredi : 11h → 18h
Jeudi : 12h → 18h
Vendredi : 12h → 18h
Samedi : 11h → 19h
Dimanche : 12h → 18h

Maison des Arts

Place des Arts, Cergy
Projections du film Méliès *Le voyage dans la lune*
Rencontres et débats avec les photographes exposés au Festival du Regard

• Expositions en extérieur :

Parc François Mitterrand :
derrière la Préfecture, à 5 minutes à pied de la gare RER

Venir à Cergy-Pontoise

Accès en RER

→ RER A
Direction Cergy-le-haut,
arrêt Cergy-Préfecture.
Temps de parcours :
• La Défense → Cergy-Préfecture :
28 minutes
• Châtelet-Les-Halles → Cergy-Préfecture :
39 minutes
• Gare de Lyon → Cergy-Préfecture :
45 minutes

Fréquence en heures de pointe
en semaine : toutes les 10 minutes.

→ RER C
Arrêt Pontoise, puis bus station Canrobert, lignes 44, 45, 56, 57, arrêt Cergy-Préfecture.

Temps de parcours :
• Porte de Clichy → Pontoise :
40 minutes

Fréquence en heures de pointe
en semaine : toutes les 15 minutes

Accès en train Transilien

→ Depuis la gare Saint-Lazare ou gare du Nord, arrêt Cergy-Préfecture.

Temps de parcours :
• Paris Saint-lazare → Pontoise :
32 minutes (ligne J)
• Paris Saint-lazare → Cergy-Préfecture :
39 minutes (ligne L)
• Gare du Nord → Pontoise :
42 minutes (ligne H)

Accès en voiture

→ Depuis Paris : porte Maillot direction La Défense. A86 suivre Cergy-Pontoise. A15 direction Cergy-Pontoise, sortie 9.

→ Depuis Versailles : N184 direction Beauvais jusqu'à Cergy-Pontoise.

Renseignements

www.festivalduregard.fr
www.facebook.com/festivalduregard/
www.instagram.com/festival_du_regard

www.cergypontoise.fr
www.facebook.com/CergyPontoiseAgglo/
www.instagram.com/cergypontoise_agglo/

CONT-
ACTS

Contacts

Relations presse

Catherine & Prune Philippot
cathphilippot@relations-media.com
prunephilippot@relations-media.com
+33 1 40 47 63 42
www.relations-media.com

Festival du Regard

Sylvie Hugues - Marianne Participations
+33 6 72 22 82 88
sylvie.hugues@marianne-participations.com

Communauté d'agglomération Cergy-Pontoise

Stéphane Tixier
Directeur de la communication
+33 1 34 41 43 48
+33 6 87 04 12 87
stephane.tixier@cergypontoise.fr

→ Visuels libres de droits disponibles sur le site internet : www.festivalduregard.fr ; onglet « festival » puis menu « presse ».

www.festivalduregard.fr
www.facebook.com/festivalduregard
www.instagram.com/festival_du_regard